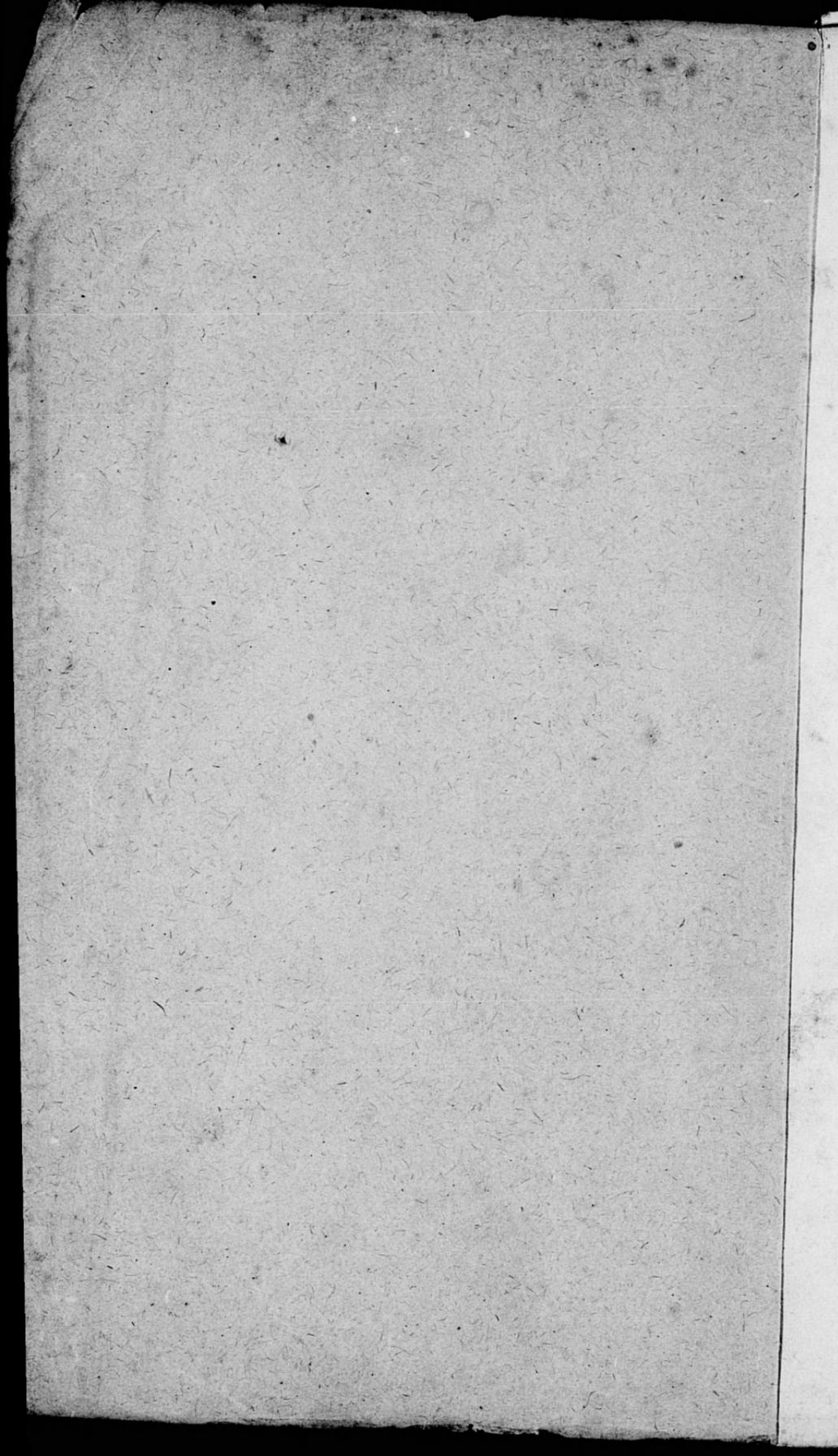
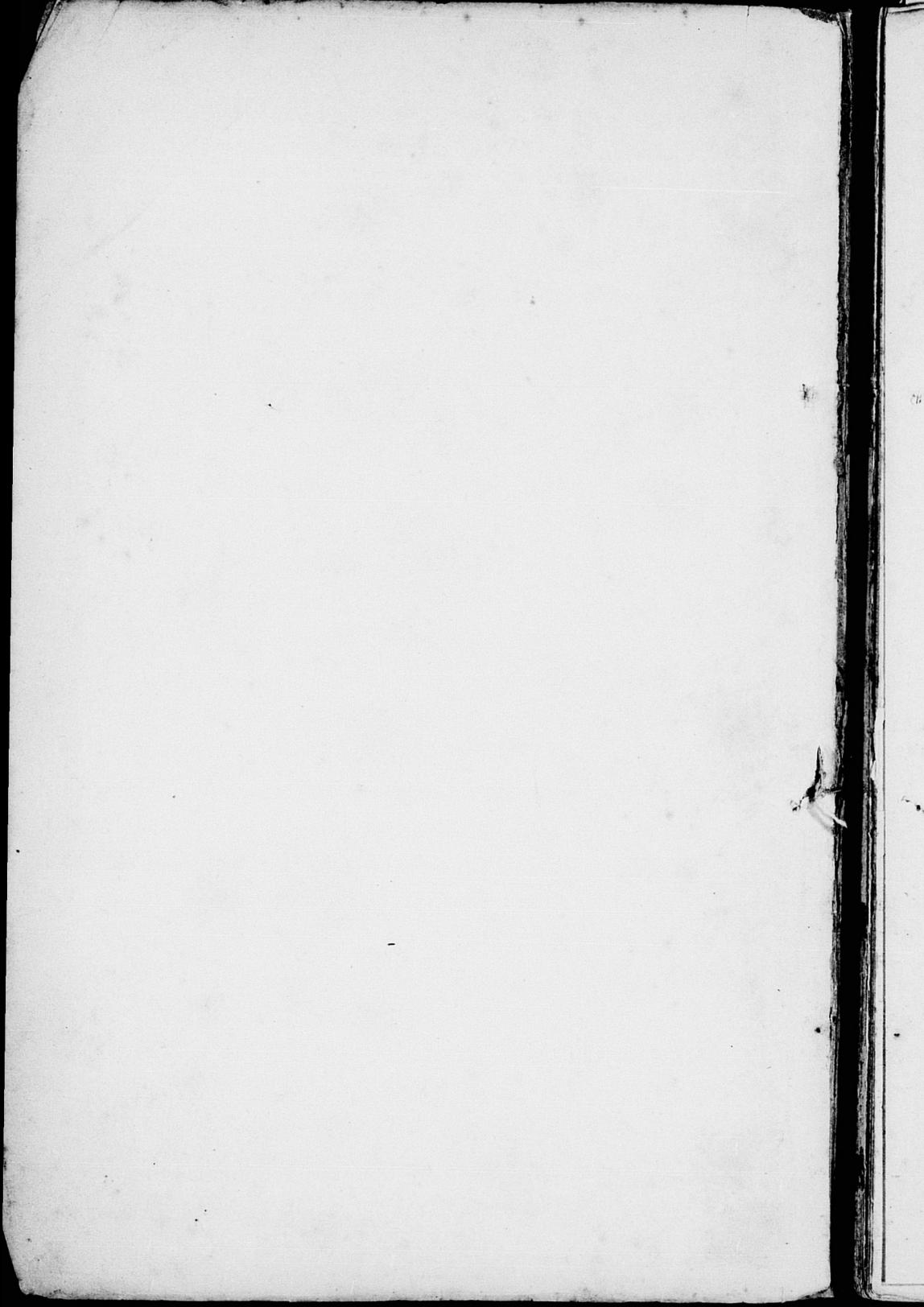


**652**

PER  
**Vak 148**



LES RUINES ET LES PROMENADES  
DE  
FAUQUEMONT.



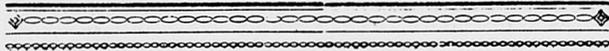
Pa 148  
652  
glc

LES RUINES  
ET LES  
PROMENADES  
DE  
**FAUQUEMONT**  
PAR  
RICHARD DE FLOREMONT.



FAUQUEMONT  
—  
Imprimerie de Vve PLUM & Fils.





## EFFET

### DES SOUVENIRS.

*Qu'il est doux de rêver, lorsque rien dans la nature ne trouble la chute silencieuse de la nuit ; qu'appuyé sur le bord de sa fenêtre, on perce ce voile mystérieux, pour élever ses pensées jusqu'au-delà des astres.*

*Pensées souvent mélancoliques, souvent désespérantes, mais toujours chères à l'âme, parce qu'elles engendrent des souvenirs agréables, qu'elles nous rapportent à des moments délicieux.*

*Pendant de longues heures j'avais considéré le ciel ; et l'esprit des beaux songes, trompant la vue matérielle, avait mis devant mes yeux les délicieux instants passés à Fauquemont.*

*Tendres épanchements, promenades sentimentales, familiarité respectueuse, souvenirs historiques, tout me revint en mémoire; la rage me prit d'en être si éloigné; et saisissant la plume, je traçai les lignes suivantes, pour les envoyer comme souvenir à mes amis et à ceux qui, pour moi, charmaient alors de leur présence, ces pittoresques contrées.*



## FAUQUEMONT.

» Qui, dans la vie tumultueuse de la ville, ne s'est dit souvent : Combien il serait doux, le printemps venu, de secouer la poussière de la cité, de fuir pour six mois, d'oublier au fond de quelques beaux ombrages la fiévreuse activité des hivers?... N'est-il pas charmant d'aller, aux premières brises de juin, rajeunir, rafraîchir et retremper son âme dans le tiède repos de quelque hermitage ignoré? N'emporter de ses souvenirs que ceux qu'on aime, les plus tristes quelquefois ; si l'on est poète, se redonner tout entier à la muse ; revoir se lever le soleil dont ont presque désappris les splendeurs ; pêcher, même à la ligne ; joie rêveuse, facile et charmante, dont tant de gens ont osé médire, qui n'avaient sans doute jamais vu un ruiseau limpide et caché sous les saules ; qui n'ont certainement pas un poème chéri entre tous à relire des yeux ou à murmu-

rer dans leur cœur ; tout cela fait, ce me semble, un petit bonheur bien simple, bien à la portée de tout le monde, pourtant bien négligé, mais que je souhaite à ceux que j'aime. «

Voilà ce que je lisais dans la Revue de Paris, lorsque je terminais mes malles, pour prendre une seconde fois la route de la Hollande et goûter *ce petit bonheur*, que faisaient entrevoir les quelques lignes de C. de Lafayette.

Un quart d'heure suffit au convoi pour vous mener de Belgique à Maestricht, un quart d'heure pour vous conduire de là à Fauquemont et un quart d'heure encore pour vous transporter en Allemagne.

On dirait que la Providence, en plaçant ainsi ce charmant bourg entre trois nations, a trouvé l'endroit trop agréable, pour n'en faire jouir qu'un seul peuple.

C'est bien en bon français, que le garde du train annonce aux voyageurs, la station de Fauquemont. Ici l'aspect est tout autre qu'aux stations intermédiaires que vous venez de passer. C'est plus riant plus vif, plus curieux; et les personnes que vous remarquez au premier coup-d'œil, sont pour la plupart des étrangers, qui vous ont déjà précédé, pour profiter de l'air bienfaisant et sain, que l'été semble réserver à ces campagnes.

Si ce n'est point la première fois que vous y venez, votre premier regard sera pour *les ruïnes*. Existente-elles toujours ? Oui ! Et le cœur palpitant, vous vous dirigez d'un pas léger vers l'hô-

tel, vous promettant intérieurement, les heureuses émotions de l'année précédente.

Au centre d'un des sites les plus ravissants qu'il soit possible d'imaginer, au sommet de l'antique mont des Faucons qui domine la petite ville, réfugiée à ses pieds, s'étalent ces débris de tours, longs et menaçants, ces remparts nus et décharnés, mais qui semblent encore toujours protéger et dominer à la fois les maisons et leur rustique clocher.

Au temps des seigneurs, la ville communiquait à la forteresse par un chemin étroit, tortueux et également fortifié de murs en moëllons et très épais. Une belle porte cintrée, flanquée de deux énormes tours, (on peut encore la voir de nos jours), bâtie à la base de la montagne, offrait une barrière infranchissable aux assauts de l'ennemi qui aurait réussi à s'emparer de la petite ville. (1)

La position forte du château, dominée elle-même par des montagnes, ne pourrait convenir à la stratégie de nos jours. Aussi jamais emplacement ne pût être mieux choisie pour élever des

---

(1) *Note de l'auteur.* Nous avons été à même, d'admirer le magnifique tableau représentant le *Château et les Fortifications de Fauquemont*, tels qu'ils étaient au moyen-âge. Ce tableau, datant lui-même d'une époque fort éloignée, est heureusement conservé à *Fauquemont*, à l'*Hotel de l'Empereur*. Au reste, cher lecteur, si l'envie vous prenait de l'examiner, (et il en vaut la peine), entrez hardiment; monsieur L. Elias est trop complaisant, trop ami de tout ce qui concerne les recherches historiques, pour ne pas donner satisfaction à votre curiosité.

ruines, pour leur prêter un effet plus pittoresque. Les hauteurs environnantes et surtout la montagne qui les supporte, ont un cachet de stérilité qui se marie admirablement au grand âge de ces ruines.

Une fois sur le plateau, debout à côté des vieilles murailles, ce qui vous frappe d'abord c'est le magnifique panorama qui se pose, comme par enchantement devant les yeux étonnés du touriste.

Ce paysage en effet est admirable. En bas de la montagne, à vos pieds, une petite ville propre, dont vous voyez parfaitement la division, sans que des toits inopportuns empêchent vos yeux de circuler. Sur les cotés, deux belles propriétés dont vous apercevez d'en haut, les bosquets, les allées de sapins, les étangs, merveilleusement groupés pour flatter le regard, et qui vous remplissent d'envie pour ces heureux propriétaires.

Au loin la station ; plus loin les champs ; plus loin encore des montagnes qui se terminent à l'horizon. Jetez vos yeux au hasard. Partout la même étendue, la même beauté rustique. Des maisons de plaisance, éparpillées dans toutes les directions ; à gauche, la grand'route et de vastes campagnes ; à droite, de belles prairies descendent, des versants des collines dans le creux des vallons, pendant que la Geulle, petite rivière, rendue célèbre par la terrible défaite que les Normands infligèrent le long de ses rives aux populations belges, en 891, semble retarder

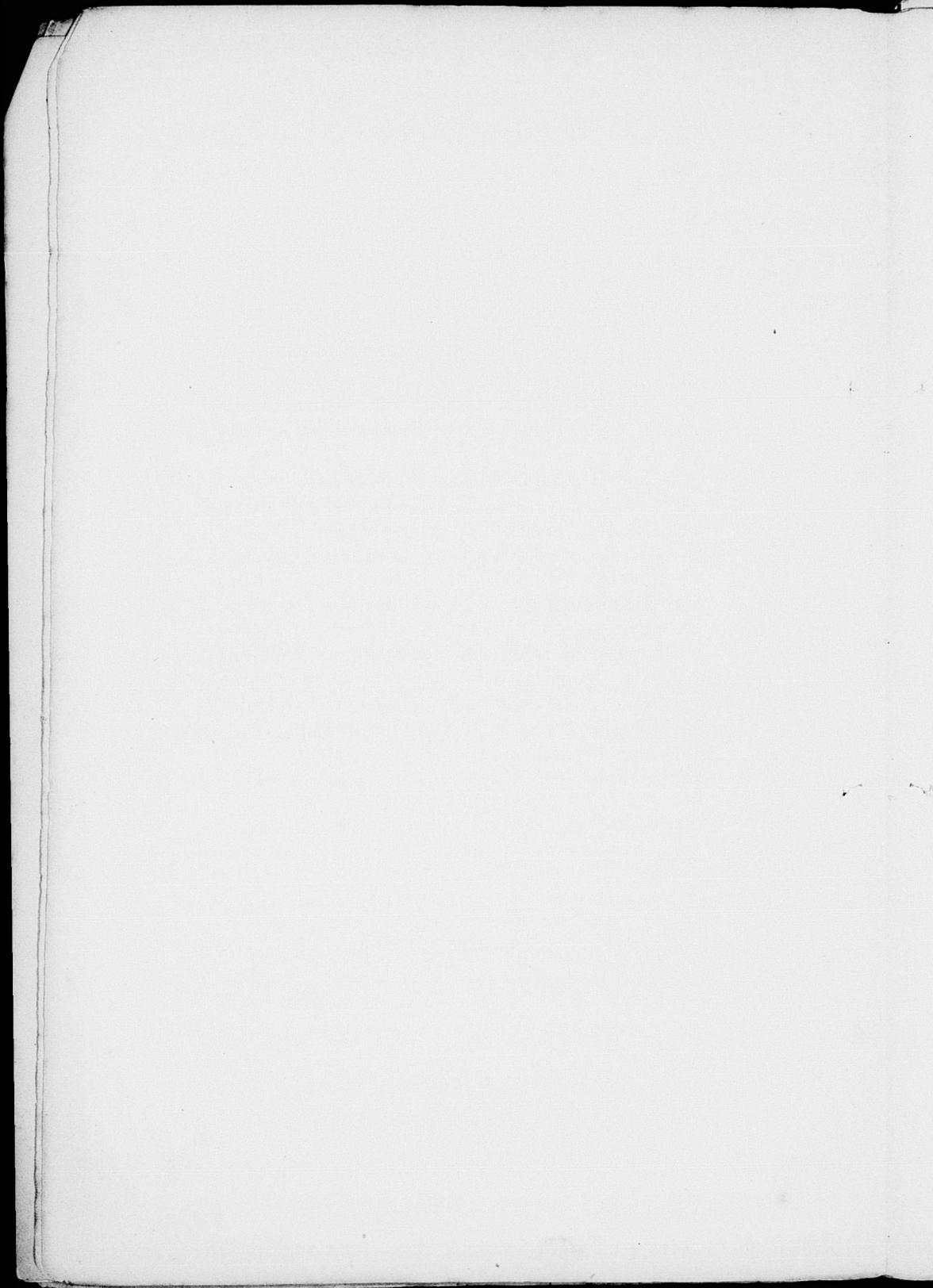
son cours, pour se jouer plus longtemps sur ces verdoyants tapis. Vingt fois elle se retourne, revient sur ses pas et, arrivée enfin au village, en fait encore le tour.

On raconte qu'une petite Anglaise de quinze ans, maîtresse d'une immense fortune, avait passé deux mois entiers dans un hameau de la Suisse, à garder des moutons. Avec de telles caprices, elle aurait certes passé plus d'une saison à Fauquemont.

Il faut être habitué au maniement de la plume, pour rendre les délicates impressions qu'on ressent en présence de pareilles spectacles. Quant à moi, je m'écarte pour m'enfoncer timidement sous les voutes sombres de ces vieux débris, qui nous rappellent si puissamment une époque du moyen-âge.

Je passerai rapidement sur la longue et ennuyeuse énumération des possesseurs de ce château, pour nous arrêter sur le terrain, moins aride, des faits dont ces restes évoquent les souvenirs.





## LES RUINES. — HISTOIRE.

L'histoire du Château de Fauquemont est assez obscure dans ses origines. La première date qu'on voit paraître est 1040, époque à laquelle l'empereur Henry III fit présent de cette place à sa nièce Irmengarde. Parmi les douze seigneurs, qui pendant trois siècles consécutifs, (1080-1383) ont régné sur cette contrée, la plupart se sont distingués par une conduite chevaleresque, par un courage à toute épreuve et par leurs capacités pendant les guerres, quoique leurs entreprises ne fussent pas toujours basées sur le bon droit.

Les premiers seigneurs, qui vinrent habiter le château, étaient issus de la maison Wassenberg. Ils étaient quatre et portaient tous le nom de Gosewin.

Gosewin I vécut vers 1085.

Ce fut sous son fils, Gosewin II, que le château fut assiégé pour la première fois (1122) sur l'ordre de Henri III, empereur d'Allemagne, par Godfroid, comte de Louvain, qui s'en empara au bout de six semaines et le détruisit complètement.

Des quatre fils de Goswin II, l'ainé Philippe devint archevêque de Cologne. Le second lui succéda sous le nom de *Goswin III* et vécut jusqu'en 1175.

Goswin IV mourut sans avoir eu d'enfants et légua la seigneurie de Fauquemont à son beau-frère *Henri de Limbourg*.

En 1214 le château fut assiégé par l'empereur Frédéric, mais Henry de Limbourg, alors seigneur de Fauquemont, s'étant reconcilié avec lui, l'empereur se retira au bout de dix jours.

Après la mort de Henry, la seigneurie de Fauquemont échut à son neveu *Walram*, surnommé *le long ou le jeune*, fils cadet de Waleran III, duc de Limbourg et de sa première femme. A cette seigneurie il joignit celle de Poilvache sur la Meuse, près de Dinant, et celle de Montjoie.

Le nom de « Waleran » est trop marqué dans les annales de la chevalerie pour que je m'étende longtemps à lui prodiguer les éloges mérités. C'était un de ces types particuliers de loyauté, de bravoure, d'inconstance, de témérité, nés pour la guerre, arrogant vis-à-vis d'un ennemi dix fois plus fort, plein d'égards pour un noble vaincu; un de ces caractères sur lesquels on s'arrête in-

volontairement, avec complaisance, en parcourant les différentes époques du moyen-âge; un de ces héros indispensables dans les vrais romans de la galanterie.

Toute la vie de Waleran le long, se passa à guerroyer.

Aux commencement il eut des demêlés avec le comte de la Marck; cette guerre fut longue, quoique de temps à temps interrompue.

En 1230, il prit part à la guerre que le duc son frère eut avec l'archevêque de Cologne. L'année suivante il se battit contre l'évêque de Münster.

En 1236, Waleran brûla Theux et porta le ravage dans le pays de Liège.

Le 2 mai 1238 il fit prendre la fuite aux liégeois qui étaient venus l'assiéger dans son château de Poilvache.

En 1239, nous le trouvons de nouveau en guerre avec l'archevêque de Cologne, en faveur de la maison de Limbourg.

En 1241, il se querella avec l'archevêque de Trèves.

En 1242, la guerre éclatée de nouveau entre les princes de Limbourg et l'archevêque de Cologne, Waleran le long, âgé alors de 46 ans, perdit la vie sur le champ de bataille.

*Thierry I*, nommé aussi Thibaut, troisième fils de Waleran I, lui succéda immédiatement dans la seigneurie de Fauquemont. Ainsi que son père, il trancha quelquefois les différends entre

les seigneurs, mais au lieu de le faire par l'épée il y parvint souvent par le raisonnement.

Si Thierry n'avait pas hérité de l'humeur guerrière du précédent seigneur de Fauquemont, il ne manqua pas cependant de faire preuve d'un grand courage, chaque fois qu'il se trouvait dans l'occasion. Il eut également des démêlés avec l'évêque de Liège, contre lequel il perdit une bataille ou l'archevêque de Cologne, son frère. fut obligé de se rendre prisonnier au comte de Juliers. L'Année suivante, Thierry s'allia avec le duc de Limbourg, son cousin, le comte de Clèves et le seigneur de Heinsberg, pour porter un coup aux habitants de la ville de Cologne, qui tenaient pour le comte de Juliers et empêchaient de relâcher l'archevêque. Les confédérés, d'intelligence avec quelques bourgeois affectionnés au prélat, tentèrent de surprendre la ville la nuit, en y entrant par un conduit souterrain; mais le secret ayant été révélé, il furent mal accueillis des ennemis, et Thierry perdit la vie dans cette mêlée.

*Waleran II, surnommé le roux*, succéda à son père Thierry, dans la seigneurie de Fauquemont, n'étant encore que dans sa 16<sup>e</sup> année. Il posséda aussi les seigneuries de Montjoie, de Marville et d'Arancy ; mais il vendit les deux dernières pour s'acquitter des dettes que son père Thierry avait contractées.

Voici le portrait qu'un écrivain de mérite a fait du héros fauquemontois : **Waleran II le roux**,

sire de Fauquemont, de Reifferscheid et de Montjoie, prince de sang de Limbourg, était un des chevaliers les plus remarquables de son époque.

Son port était noble et imposant ; sa figure belle et virile, en dépit d'une barbe et d'une chevelure d'un roux cendré plutôt qu'ardent ; ses yeux grands et bien fendus, prenaient, aurait-on dit, diverses couleurs, aux rayons du soleil ou des lumières. Doué d'une taille gigantesque et d'une force herculéenne, il montrait dans les combats la plus rare intrépidité unie au sangfroid le plus résolu. Rompu à tous les exercices du corps, à toutes les fatigues, à toutes les privations, ce chevalier était réellement redoutable et bien propre à décider le gain d'un tournoi ou d'une bataille. »

Quelque flatteur que soit ce portrait, il n'atteint guère à la réputation, que s'est acquise ce redoutable guerrier.

L'an 1277, le 7 avril, Waleran entra dans la grande confédération des seigneur du Bas-Rhin contre Sifroi de Westerbourg, archevêque de Cologne. L'année suivante il accompagna Guillaume IV, comte de Juliers, dans son expédition contre la ville d'Aix-la-Chapelle. Le comte ayant proposé de surprendre cette place pendant la nuit, Waleran, se souvenant de la fin tragique de son père, fit tous ses efforts pour le détourner d'un dessin si dangereux. Comme, malgré cet avertissement, le comte de Juliers persista dans son dessin, le seigneur de Fauquemont se re-

tira. L'évènement justifia ses appréhensions, car le comte et ses deux fils périrent à l'attaque. Waleran se ligua ensuite avec les princes de Limbourg pour venger, sur les habitants d'Aix-la-Chapelle, la mort du comte de Juliers et pour reconquérir aux enfants de celui-ci, l'héritage dont l'archevêque de Cologne voulût s'accaparer.

En ce temps là, l'empereur Rudolphe proclama hautement son estime pour le seigneur de Fauquemont.

Le lecteur se demandera peut-être, pourquoi nous nous étendons si longuement sur les faits et gestes de Waleran II ; c'est qu'il occupe la première place parmi les seigneurs de ce pays ; que son nom dominera toujours dans l'histoire de Fauquemont, et qu'il vivra éternellement dans la mémoire du peuple limbourgeois, par le prestige de son nom. « Il fut, dit Potances, un des capitaines les plus experts et les plus entreprenants de son siècle. » Un écrivain flamand, en faisant l'éloge de cet héros, l'appelle : *le chevalier très vaillant que la nature avait dressé à manier les armes.*

Waleran prit une part active dans la guerre de succession pour le duché de Limbourg et qui se termina par la bataille de Woeringen en faveur du duc de Brabant.

Nous donnerons en quelques lignes le motif et les détails de cette guerre, qui fut la cause de tant de calamités.

Waleran IV, dernier duc de Limbourg, mou-

rut en 1280, en ne laissant qu'une fille nommée Ermengarde, mariée à Renaud I, comte de Gueldre. La duchesse étant morte sans avoir eu d'enfants, Adolphe, comte de Berg et cousin german d'Ermengarde, fit valoir ses droits contre le comte de Gueldre et les vendit à Jean I, duc de Brabant.

Waleran II prit fait et cause pour son beau-frère Renaud ; mais celui-ci fut battu et fait prisonnier dans une bataille, qui eut lieu près de Daelhem. Malgré l'engagement qu'il avait pris à l'égard du duc de Brabant, le seigneur de Fauquemont était d'humeur trop guerrière pour se tenir tranquille. Il sortit de son château pour ravager la banlieue de Maestricht ; les bourgeois prirent les armes et firent une vigoureuse sortie ; mais Waleran la soutint avec tant de bravoure qu'il les obligea de reculer, leur tua beaucoup de monde, fit prisonniers un grand nombre de combattants et leur chef, Jean de Mille, maieur de Maestricht. Le duc de Brabant envoya immédiatement au secours des Maestrichtois, Wennemar de Gemnich, sire de Hoogstraeten, qui vint ravager les terres de Waleran et brûla plusieurs villages. Permettez, cher lecteur, de ralentir ici le cours de l'histoire, pour faire connaître plus amplement les rapports qui existaient alors entre Fauquemont et Maestricht, d'autant plus que le lecteur, probablement connu à Fauquemont, pourra se figurer facilement le lieu de la scène, si bien rendue par la plume exercée de Christian Moreau :

« On était arrivé à la mi-avril de l'an de grâce  
« 1284 ; l'hiver, qui était très rude cette année  
« là, avait cessé de sévir depuis longtemps. Les  
« bois, les montagnes et les vallées commen-  
« çaient à se tapisser d'un vert tendre.

« Il était cinq heures de l'après-dîner et les  
« derniers rayons du soleil couchant, jetaient une  
« teinte écarlate sur les sommets rajeunis.

« Ce jour là, il y avait grand bruit au château  
« de Fauquemont ; tous les hommes d'armes  
« étaient aux remparts. Messire Waleran était  
« monté au sommet de son donjon, accompagné  
« de plusieurs personnages de distinction, par-  
« mi lesquels nous citerons : le comte de Flandres  
« Gui de Dampierre, le plus grand spéculateur  
« de son temps ; Sifroi de Westerbouurg, le bouil-  
« lant archevêque ; Renaud de Gueldre ; le sire  
« de Montfort ; Gilles de Wodémont ; ces deux  
« derniers fraîchement arrivés ; Wellin II de Sca-  
« vedris ; Goswin et Robert du même lignage.

« Les autres membres de la famille de Celler-  
« Dris étaient dispersés dans la forteresse ou  
« dans la petite ville, dont les habitants mon-  
« traient la plus grande inquiétude.

« Waleran le Roux riait alors d'une façon  
« amère, pendant que ses yeux gris-bleu s'allu-  
« maient des feux de la colère ; il dirigeait ses  
« poings armés de gantelets, du côté du nord où  
« brillaient les lueurs sinistres de l'incendie.

— « Ils prennent leur revanche, les Braban-  
« çons, dit-il. Ils pratiquent largement le ravage

« et l'incendie ; je leur en ai donné l'exemple.

— « Messire Waleran, reprit Sifroi, on pille ;  
« à son tour on est pillé. Les environs de Maes-  
« tricht naguère ont eu à souffrir votre marche  
« furieuse ; maintenant le pays de Fauquemont  
« doit prendre en patience, les représailles que  
« lui infligent les causes désastreuses de nos en-  
« nemis.

— « Il est à regretter, continua Waleran sur  
« un autre ton, que nous ne soyons pas ici à  
« force pour tomber sus à cette canaille. Oh ! si  
« j'avais su que ce Wennemare de Gemnich se  
« préparait à envahir ma vaillante seigneurie !

— « Regrets superflus, mon ami.

— « Où sont-ils ces députés Maestrichtois  
« qui viennent en ces lieux traiter du rachat de  
« leur maieur et de ceux que j'ai faits prison-  
« niers ? Ils viennent à l'ombre du drapeau Bra-  
« bançon jusqu'en ce château ; Wennemare, sir de  
« Hoogstraeten, les aura escortés.

« Et ils croient que je vais leur rendre, sans  
« une bonne rançon, ce Jean de Mille, que l'évê-  
« que de Liège leur envoya ! Par Saint Servais !  
« ils me paieront tous les dégats que leurs alliés  
« de Brabant opèrent sur mes possessions.

— « Mon féal cousin, continua Waleran en  
« s'adressant à Robert, descendez je vous prie  
« auprès de ces bourgeois et invitez ces hono-  
« rables citoyens à monter jusqu'ici. Il n'entre  
« pas dans mes habitudes de me gêner pour des  
« manants. Vous direz aussi à mon gouverneur

« qu'il tire les prisonniers des cachots et qu'il  
« les déploie en longue file, chargés de chaînes,  
« aux pieds de mon donjon, dans la seconde  
« enceinte.

« Le seigneur de Fauquemont promena de  
« nouveau les yeux sur son pays dévasté.

— « Ce duc de Brabant est plus rapide que  
« le vent, fit Renaud, sortant d'une longue mé-  
« ditation. On dirait que cet usurpateur a fait un  
« pacte avec Satan.

— « Peu m'importe l'accord infernal qu'il  
« pourrait avoir signé, reprit Waleran le Roux ;  
« ce que je sais fort bien, c'est que, si mes for-  
« ces avaient été suffisantes, il y a huit jours,  
« devant Maestricht, je m'emparais de la ville,  
« sans coup férir, après avoir battu Jean de Mille  
« et ses bourgeois. Oui, beaux Sires. Pourquoi  
« notre damnée confédération n'est-elle pas plus  
« réelle ? Pourquoi n'agissons-nous point plus  
« vigoureusement ? Nous dormons, beaux Sires,  
« nous dormons et le duc de Brabant veille. Oui,  
« si Messire Renaud, mon illustre beau-frère ;  
« si M<sup>gr</sup> l'archevêque, avaient été présents, avec  
« leurs vassaux et leurs bons chevaliers, nous  
« pénétrions dans la ville à la suite des vaincus  
« et elle ne me vomirait point, sur mes bonnes  
« terres, ces bandes de pillards brabançons.

— « Tout ceci, mon bel ami, reprit Gui de  
« Dampierre, peut se réparer facilement. L'ar-  
« gent vous manque-t-il ? je puis vous en verser,  
« moyennant hypothèque, sur ce domaine ou

« bien sur tel autre de vos possessions que vous  
« jugerez plus convenable à cette fin.

« Je ne doute nullement que, sous peu, vous  
« ne parveniez à racheter votre gage. Vos ter-  
« rains sont fertiles et vos serfs laborieux.

— « Effectivement, j'en suis réduit là, seig-  
« neur de Flandre. Il sera bientôt nécessaire que  
« Votre honneur me vienne en aide.

— « Mon bon ami, je ne vous ferai point  
« défaut.

« Messire Gui de Dampierre cligna de l'œil.  
« Renaud de Cueldre se promenait alors sur la  
« plate-forme du donjon. Le sire de Montfort  
« regardait avec une certaine inquiétude, dans les  
« profondeurs de l'étroit escalier de pierre. Le  
« prélat observait un silence dédaigneux, qu'il  
« jugea à propos de rompre :

— « Or, ça, Messire Waleran, m'est avis que  
« vous vous lamentez là fort inutilement. Tous  
« vos *si* ne vous serviront à rien !

« Mais, par les trois rois de Cologne ! Cheva-  
« lier, nous était-il possible de savoir que ce  
« Wennemar de Gymnich envahirait le pays de  
« Fauquemont malgré la neige et le mauvais  
« temps ? Ne nous étions-nous pas réunis en ce  
« manoir pour aviser à une nouvelle attaque de  
« Maestricht, ville qui nous porte un préjudice  
« si marquant ? Est-ce que, pour tenir un con-  
« seil, tant de forces déployées sont nécessaires ?

— « Monseigneur parle sensément, reprit  
« Gui de Dampierre.

— « Et toi, mon frère tu déraisonnes, ajouta  
« Renaud de Gueldre.

« Les deux frères, (car Waleran le Roux avait  
« épousé Philippine de Gueldre sœur de Renaud),  
« se permettaient entre eux quelques licences,  
« dont ils ne s'offensaient nullement, bien qu'ils  
« fussent des chevaliers fort pointilleux.

« Sur ces entrefaites, Robert revenait lente-  
« ment. Waleran le Roux, voyant que Robert ne  
« se pressait pas de lui rendre compte des or-  
« dres dont il l'avait chargé, se prit à lui dire :

— « Vaillant cousin, tu rêves.

— « Messire Waleran, reprit le jeune cava-  
« lier, vos ordres ont été exécutés. Les députés  
« Maestrichtois, précédés de votre intendant,  
« gravissent déjà l'escalier du donjon.

— « Ont-ils vu les prisonniers ?

— « Oui, Messire.

— « Ceci aura son effet, seigneurs. Et Jean  
« de Mille portait les chaînes les plus lourdes ?

— « Oui, Messire,

« Bien. Ils me paieront tous les dégâts de  
« leurs amis les Brabançons.

« Au moment même les bourgeois de Maes-  
« richt, ayant à leur tête messire Ogier de Hae-  
« ren, avoué de la ville, arrivèrent un à un sur  
« la plate-forme du donjon.

« La figure du chef des ambassadeurs respi-  
« rait le mécontentement et l'affliction.

« Waleran le Roux les reçut avec une superbe  
« arrogance.

— « Messire de Fauquemont, s'écria Ogier de Haeren, merci pour les captifs !

« Les autres étendirent les bras vers le seigneur de Fauquemont en disant : merci !

« Waleran, quoique son territoire fut dévasté, tint à montrer du sang-froid vis-à-vis des nouveaux-venus, aussi reprit-il tranquillement :

— « Bons bourgeois de Maestricht, vous venez ici pour traiter de la rançon de ceux qui sont tombés en mon pouvoir en vertu du droit de la guerre, pendant que les Brabançons, vos alliés, pillent et ravagent cette illustre seigneurie. Croyez-vous que, dans de telles conjonctures, je puisse avec prudence relâcher le maieur Jean de Mille et les siens, sans exiger au moins une bonne rançon ? Car de deux choses l'une : ou bien ils s'uniront immédiatement à ces dévastateurs ; ou bien, ils persévéreront plus tard à me causer tout le mal possible, la guerre continuant. Je ne veux donc pas leur laisser d'alternatives ; ils agiront comme ils l'entendront, sans le moindre scrupule, sans me vouer une reconnaissance qu'ils ne me devront point ; enfin, je prétends les rendre aussi libres que devant à mon égard. Pour m'empêcher d'être trop généreux et pour ne point vous rendre redevables envers moi de la moindre gratitude, il n'existe qu'un seul moyen : c'est une bonne somme d'or que vous allez me compter incontinent. Alors je daignerai rendre à la liberté vos concitoyens que

« vous avez vus chargés de fers , aux pieds de  
« mon donjon. Si vous ne vous exécutez pas, mes  
« cachots sont profonds et ne rendent jamais  
« leur proie à la lumière. D'ailleurs, Monseigneur  
« de Liège, le fils de l'illustre comte de Flandre,  
« ici présent, est assez riche pour racheter son  
« cher maieur, Jean de Mille ; il pourra bien me  
« payer la moitié de la somme. N'est-ce pas,  
« Monseigneur de Cologne ?

« Sifroi ne répondit pas.

— « Si l'argent lui fait défaut, poursuit  
« Waleran, son Honneur, Messire de Dampierre,  
« y pourvoira. De la sorte, mes bons amis, vous  
« pouvez être rassurés tout-à-fait de ce côté-là.

« Le comte de Flandre était tout ébahi.

— « Quelle somme exigez-vous, messire de  
« Fauquemont ? reprit Ogier de Haeren.

— « Dix mille mares d'argent, ce n'est pas  
« trop pour ce bétail humain, ajouta Waleran  
« d'un ton plein de dédain.

— « Cette somme vous sera comptée à l'in-  
« stant, répliqua le sire de Haeren avec la plus  
« grande dignité.

« Aussitôt des valets, portant une lourde caisse,  
« se présentèrent.

« Waleran et ses amis ne cachaient point leur  
« étonnement.

— « Ah ! dit Waleran en ricanant, ces bons  
« bourgeois sont-ils devenus riches, depuis  
« qu'ils se sont passé la fantaisie de se con-  
« stituer en commune ?

« La caisse fut ouverte, et des esterlings d'argent et des ridders d'or ruisselèrent sur le pavé, mêlés de pierres précieuses, de colliers et de perles fines.

— « Beau sire de Haeren, reprit alors Waleran, vous pouvez reprendre les prisonniers avec vous. Puis se tournant vers ses amis :

— « Maintenant je suis content, les Maestrichtois ont payé les pillages de leurs allies. »

Enfin lorsqu'après cinq ans de lutte, les brigandages n'avaient servi qu'à affaiblir les deux parties, on convint de se réunir à Maestricht, pour y concerter de la paix. Au lieu de s'y rendre, Renaud de Gueldre fit venir les confédérés au château de Fauquemont et là, vendit ses droits au duché de Limbourg, au comte de Luxembourg. Jean I, ayant appris ce qui s'était passé à Fauquemont, il s'y rendit à la tête de son armée, pour surprendre les seigneurs réunis. Ne les ayant plus trouvés, le duc de Brabant se mit à la poursuite de l'archevêque de Cologne, le plus dangereux de ses ennemis.

Quelque temps après, le 5 juin 1288, eut lieu la fameuse bataille de Woeringen, où se rencontrèrent les armées des deux partis. Les Brabansons y remportèrent une victoire éclatante ; le comte de Luxembourg et son frère restèrent sur le champ de bataille avec onze cents chevaliers ; le comte de Gueldre et l'archevêque de Cologne se constituèrent prisonniers ; Woeringen se rendit et le duc Jean entra en triomphant à Cologne

et pour toujours le duché de Limbourg fut réuni à celui de Brabant.

Pendant cette mémorable journée, Waleran de Fauquemont accomplit des prodiges de bravoure et fit preuve d'un héroïsme sans égal. Alors que tous les confédérés avaient été battus, que la victoire était au duc de Brabant, le seigneur de Fauquemont, entouré de sa petite troupe, resta sur le champ de bataille pour affronter encore les forces de l'ennemi-vainqueur, jusqu'à ce qu'enfin blessé et couvert de sang, il fut obligé de se retirer.

Malgré la défaite entière de ses alliés, Waleran refusa de reconnaître Jean I, pour souverain du Limbourg, et continua à lui causer tout le mal possible.

« Entretiens, » dit Ernst, « le duc de Brabant s'était déterminé à réduire cet ennemi re-  
« muant au devoir ; et à cet effet, il porta, au  
« mois d'Août, la désolation sur ses terres et  
« mit le siège devant le château de Fauquemont ;  
« mais il fut obligé de l'abandonner, pour aller  
« défendre ses propres états, où Waleran s'était  
« avancé, le fer et le feu à la main, après avoir  
« battu et tué le seigneur de Melin, qui voulut  
« l'en empêcher. Aux approches du duc, Wale-  
« ran se retira à Namur.

Peu de temps après il signa, avec le comte de Flandre et d'autres seigneurs, un traité d'alliance, où ils s'engagèrent, quoiqu'il put arriver, à déclarer la guerre au duc de

Brabant et à l'évêque de Liège, s'il était nécessaire d'en venir à cette extrémité, pour procurer la liberté au comte de Gueldre, que le duc avait fait prisonnier à la journée de Woeringen.

Heureusement que le roi de France, Philippe-le-Bel, se fit agréer des deux partis comme arbitre de leurs prétentions. Depuis le bon accord n'a plus été troublé entre le sire de Fauquemont et le duc de Brabant.

En 1297 nous trouvons Waleran, engagé dans l'armée de Gui de Dampierre, comte de Flandre, contre le roi de France. Il commandait contre Philippe-le-Bel, à Lille et en fit le siège. Dans une des sorties, il se saisit du comte de Vendame, le garotta sur le cheval, mais poursuivi de trop près par l'ennemi, il dut abandonner la charge et précipita le malheureux comte, dans un fossé devant les portes de la ville.

Il fut le 8<sup>me</sup> et le plus brave des douze seigneurs de Fauquemont ; lui surtout marqua ce nom dans les annales de la chevalerie.

*Tel père tel fils*, dit le proverbe. *Thierry II*, successeur de Waleran II, nous a prouvé le contraire. En effet, il n'avait rien de l'humeur guerrière du grand capitaine et n'est connu que par les démarches qu'il fit pour s'assurer la sous-a vouerie d'Aix-la-Chapelle. Je crois qu'il gouverna pendant quatre ans.

*Renaud*, fils aîné de Waleran II, succéda à son

frère, aux seigneuries de Fauquemont, de Montjoie et de Butgenbach.

Les jours de Renaud s'écoulèrent assez paisiblement jusqu'en 1314, époque à laquelle il entra dans les querelles liégeoises, qu'il abandonna ensuite, pour attaquer le comte de Juliers. Celui-ci le battit et le retint prisonnier au château de Nidecken, d'où il ne sortit, que moyennant une rançon considérable.

Ce malheur fut pour Renaud l'origine de beaucoup d'autres. Accablé de dettes, il surchargea d'impôts les étrangers qui possédaient des biens-fonds dans son territoire. Les Maestrichtois se plaignirent, au duc de Brabant qui, après avoir vainement averti le seigneur de Fauquemont, vint dévaster ses terres. Les suites de cette guerre furent des plus funestes pour Renaud ; il y perdit la ville de Sittard et le château de Heerlen. Quelque temps après il eut de nouveaux démêlés avec les habitants de Maestricht, et s'étant rendu à Louvain pour s'expliquer avec le duc, celui-ci le retint prisonnier. Malgré les sollicitations du roi de Bohême, qui s'intéressa beaucoup à son sort, il endura une longue et pénible captivité.

En 1326, il obtint la liberté. Libre, il recommença ses vexations contre Maestricht, et attaqué de nouveau par les Brabançons, il leur tua deux cents hommes et brûla dix-huit villages. On voit que celui-ci avait hérité plus que son frère aîné, du caractère turbulent de Waleran II.

Aussitôt le duc de Brabant vint assiéger le château de Fauquemont, et Renand était sur le point de se rendre, lorsque le roi de Bohême parvint à conclure un accommodement.

L'an 1329, le duc de Brabant s'empara du château de Fauquemont, après un siège de deux mois, et la place fut rasée.

En 1332, nous trouvons Renaud dans la ligue que Philippe de Valois, roi de France, avait formée contre le duc de Brabant ; mais il n'eut pas la satisfaction de voir la fin de cette affaire. La même année, assiégé dans son château de Montjoie, il fut atteint à la tête, d'une flèche, tirée au hasard, dans un moment, qu'après une sortie, il avait oté son casque pour respirer.

*Ce seigneur, dit Henricourt, fut de son temps, le plus brave et le plus courageux de tous les flamands.*

« *Thierry III* hérita, après la mort de son père « non seulement de ses seigneuries, mais aussi « de sa bravoure. » Ernst.

En 1332, il se trouva en qualité de maréchal à l'armée des princes confédérés, contre le duc de Brabant. Le roi de France, devant prononcer sur leurs différends, Thierry forma, avec le comte de Flandre, une ligue nouvelle contre le duc ; au mois de mars de l'année 1333, ces confédérés s'emparèrent de Hertogenrade et de la ville de Sittard, mais le 20 du même mois, on convint d'une trêve, qui fut prolongée jusqu'à ce qu'enfin le roi de France prononça sa sentence le

27 Août 1334. A cette occasion, Thierry III, rentra dans la possession des états, que le duc avait enlevé à son père.

L'an 1337, le seigneur de Fauquemont accompagna le roi d'Angleterre, Edouard III, dans une expédition contre le roi de France. Il se distingua tellement dans cette campagne, que le roi d'Angleterre lui fit une rente annuelle de mille mares.

Au mois d'Avril 1238, Thierry presta son secours au duc de Brabant contre l'évêque de Liège, mais le différend fut vidé avant qu'on en eût vu aux mains, et, à cette occasion le seigneur de Fauquemont devint allié de l'évêque de Liège.

Thierry III fut tué à la bataille de Vottem, le 19 juillet 1346, où il combattait pour l'évêque de Liège, Engelbert de la Marck, contre les Liégeois.

Henricourt dit de lui, *qu'il se fit craindre beaucoup et se fit aimer extrêmement.*

Jean succéda à son frère Thierry III, mort sans avoir eu d'enfants, aux seigneuries de Fauquemont et de Montjoie

Il fut toujours uni au roi d'Angleterre et se trouva dans les rangs de son armée, à la bataille de Crécy, pendant laquelle l'on se servit des canons pour la première fois.

Ce fut encore sous sa gouverne, qu'une troupe de Fauquemontois passa la Meuse et mit le feu au village de Mirecourt, près de Liège, après avoir tué 120 ennemis. Ceci s'accomplit à l'instigation de l'évêque de Liège.

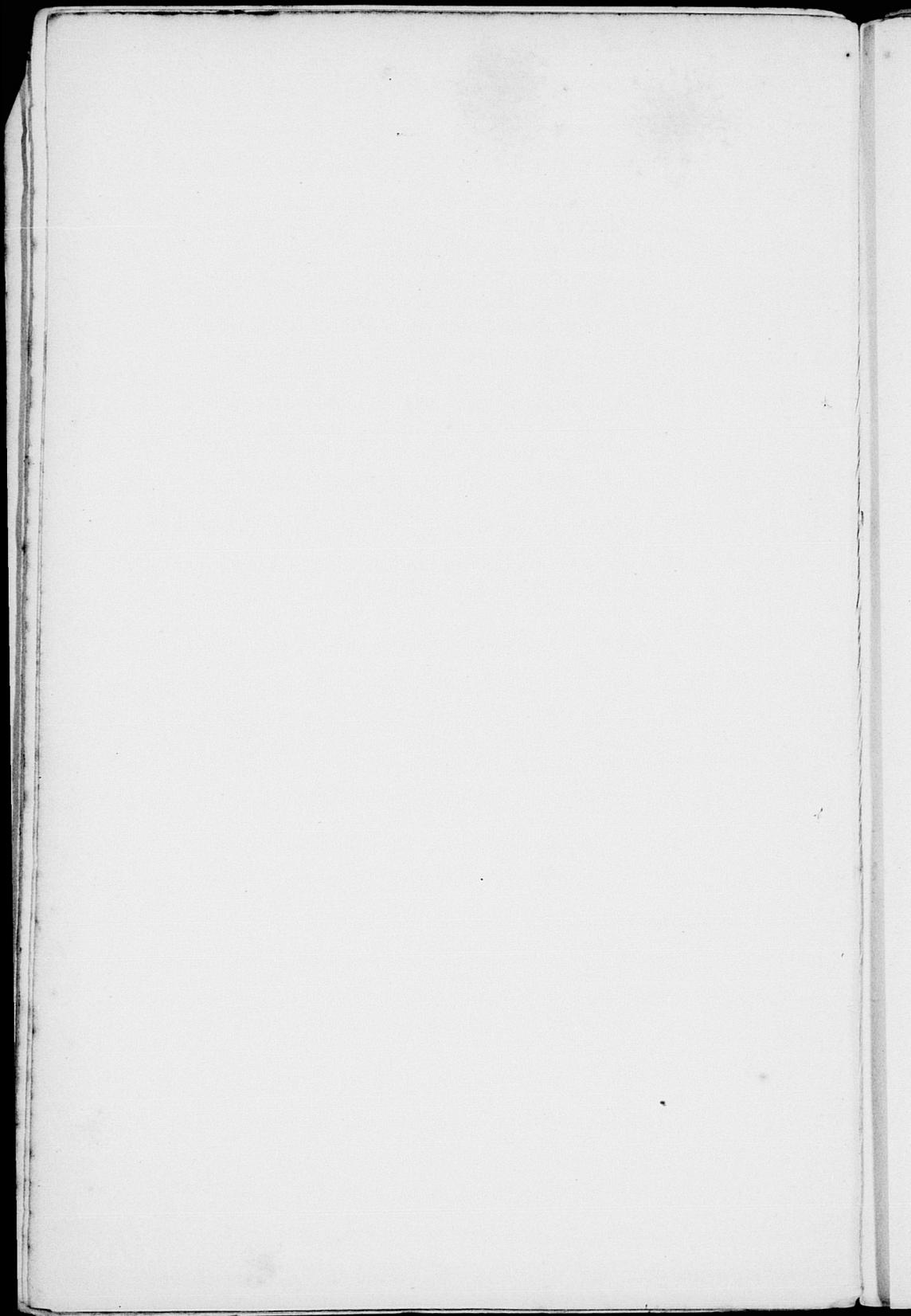
Jean observa le traité que son frère Thierry III avait formé avec ce prélat.

Un des actes méritoires de Jean de Fauquemont, fut de s'être distingué dans la ligue, que le duc de Brabant et plusieurs princes de l'Eglise avaient formée, pour reprimer les brigandages en Allemagne.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur la date de son décès ; d'aucuns disent que Jean mourut en 1352 : plusieurs mettent en avant l'année 1356, D'autres encore se posent en faveur d'une époque moins éloignée. Toujours est-il, qu'avec lui s'éteignit cette illustre race des douze

SEIGNEURS  
DE FAUQUEMONT.





## HISTOIRE.

(Suite.)

C'est dans le *vœu du héron*, (1) que se dessine nettement le caractère du dernier seigneur de Fauquemont. Robert d'Artois, accompagné d'un trouvère et de deux jeunes filles qui portent les plats d'argent sur lesquels est placé le héron, parcourt les rangs des nobles seigneurs, assis à la table royale. Il leur présente successivement l'oiseau et reçoit leurs vœux, auxquels se mêlent de sauvages imprécations.

---

(1) Circonstance très importante pour l'histoire de cette époque, puisqu'à l'occasion de cette fête fut décidée, à la cour d'Angleterre, la guerre contre la France.

Arrivé à Jean de Fauquemont, il lui dit :

Et toi vieux Fauquemont, gardes-tu le silence ?  
Seul n'aurais-tu donc rien à donner à la France ?

Jean réplique :

Eh ! que puis-je donner, moi pauvre aventurier, (1)  
Sans domaine et sans bien, moi pauvre chevalier ?  
Cependant à l'honneur pour me montrer fidèle  
Et par quelques effets vous témoigner mon zèle,  
Si le roi des Anglais passe dans peu la mer,  
Je jure de guider l'avant-garde au carnage,  
Et n'épargnant jamais ni le sexe ni l'âge,  
Ni temples, ni moutier, fût-ce au prix de l'enfer ?

Nous avons vu qu'il tint parole, lorsqu'enfin avec lui s'éteignit la ligne directe des princes qui, pendant un siècle et demi, dit Lagarde, avaient joué un si grand rôle dans les annales du Limbourg. « Le mariage de Jean avec Jeanne de Veurne et de Berg-op-Zoom, » continue cet écrivain « ne lui ayant pas donné de postérité, sa sœur aînée Philipotte, mariée à Henri de Flandre, sir de Ninove, prétendit à sa succession<sup>44</sup> qu'elle vendit peu après au sire de Schoonvorst. Waleran de Fauquemont, sire de Borne, fils de Jean, frère de Renaud, protesta contre cette vente et revendiqua les propriétés délaissées par son cousin, se fondant sur ce que les femmes étaient inhabiles à succéder aux fiefs de l'empire. Le sire de Schoonvorst, incertain de la tournure que prendraient les choses, se hâta de céder son droit à Guillaume,

---

(1) Imité du vieux français, par *De Reiffenberg*.

duc de Juliers, qui sollicita et obtint de l'empereur Charles IV, en 1357, l'érection de la seigneurie de Fauquemont en comté. Waleran ne renonça point pour cela à ses poursuites, et il prit les armes contre Guillaume. L'empereur se réserva de prononcer entre ces deux prétendants, et, en 1362, il rendit une sentence qui donnait gain de cause au sire de Borne, à la condition toutefois de payer une certaine somme d'argent à Philippotte. Celle-ci, voyant que Walcran n'en faisait rien, transmit ses droits à Wenceslas, duc de Brabant et de Limbourg. Le sire de Borne, qui ne démentait point son origine, n'hésita pas à déclarer la guerre au duc, quelque puissant qu'il fût. Des arbitres choisis de part et d'autre, pour éviter l'effusion du sang, n'ayant pu applanir les difficultés, Wenceslas résolut de faire mouvoir d'autres ressorts. Il donna de l'argent à Waleran, il en donna à son frère, au duc de Juliers, à tous ceux qui pouvaient avoir quelque prétention sur la seigneurie qu'il convoitait, et c'est ainsi que Fauquemont devint, en 1381, la propriété des ducs de Brabant. »

Dans le principe, notre intention était de ne parler que des seigneurs de Fauquemont, car l'extinction de cette noble race, ôte, depuis lors un caractère spécial, même à l'histoire de tout le duché de Limbourg. Cependant pour satisfaire au titre de ce petit volume, nous donnerons rapidement les principales dates, concernant l'histoire du château.

Depuis la réunion de la Seigneurie de Fauquemont au duché de Brabant, le château fut habité par un châtelain, appelé « *Drossart*. » Celui-ci était à la tête de la milice du pays, composée des chevaliers et des mercenaires qui, dans les batailles, combattaient sous le drapeau fauquemontois.

Lorsqu'en 1471, la guerre éclata entre la France et la Bourgogne, les Fauquemontois, sous la conduite de leur drossart, se portèrent au secours de Charles le téméraire, et se couvrirent de gloire au siège d'Amiens. L'année suivante, ils furent assiégés par les Français dans la ville de Montdidier, mais ils surent s'y maintenir en dépit d'une vigoureuse attaque et malgré des pertes considérables.

Quelques années auparavant, les Liégeois, conduits par le duc de Bade, tentèrent, mais en vain, de s'emparer du château de Fauquemont ; ils durent se retirer, en laissant devant la place quatre-vingt trois morts ou blessés.

Ce fut pendant la guerre des Provinces-Unies, contre le gouvernement espagnol, que la ville de Fauquemont eut à souffrir les horreurs du siège. Plusieurs fois le château fut pris, repris, démoli, ensuite reconstruit, de manière qu'il ne conserva plus sa forme primitive.

Le 18 mars 1574, eut lieu près de Fauquemont un sanglant combat, entre les troupes de Louis de Nassau et les soldats espagnols, sous la conduite de Mendoza. Sept cents hommes res-

tèrent sur le champ de bataille. Pendant longtemps, les espagnols eurent la paisible possession du château.

Le « Stad-houder » Frédéric-Henry de Nassau, étant parvenu à se rendre maître de Maestricht en 1632, la défection de cette ville entraîna celle de Fauquemont.

Tour à tour Espagnols ou Hollandais, Autrichiens ou Suédois, qui ne pouvaient plus subsister dans l'Allemagne ravagée et ruinée, venaient prendre leurs quartiers sur la rive droite de la Meuse. C'est alors, qu'on entendit parler des exploits du fameux général, Jean de Weert.

Lorsqu'en 1634 la garnison de Fauquemont fut envoyée rejoindre à Breda les troupes du prince d'Orange, les espagnols reprirent le château et la ville.

Dans la nuit du 8 au 9 November, le duc de Bouillon, gouverneur de Maestricht, sortit de cette ville à la tête de 800 hommes et vint mettre le siège devant le château de Fauquemont. La garnison se défendit à outrance, et ce ne fut qu'après la mort du capitaine, qu'elle sortit de la place avec toutes les honneurs de la guerre.

Mais les Espagnols revinrent au commencement de l'année suivante, s'emparèrent du château et le conservèrent jusqu'en 1644.

Le 25 Juin de cette année, les Hollandais démolirent la forteresse, les portes de la ville ainsi qu'une grande partie des murailles.

Cependant, lorsqu'après quatre ans d'occupa-

tion, ils se trouvèrent plus solidement établis dans le pays de Fauquemont, les Hollandais rebatirent le château et le firent garder par une forte garnison.

D'après le traité de 1661, conclu entre l'Espagne et les Provinces-Unies, le pays de Fauquemont échet à ces dernières, qui, dix ans plus tard, agrandirent et fortifièrent considérablement le château.

Malgré cela, Louis XIV s'en empara au mois de mai 1672, sans rencontrer beaucoup de résistance.

Pour se venger de cet affront, le gouverneur de Maestricht essaya six mois plus tard, de reconquérir le château. A cet effet, il fit partir, pendant la nuit, deux régiments d'infanterie et un détachement de la cavalerie espagnole. Ces troupes étaient munies de quatre canons de gros calibre, d'un mortier, et possédaient tout les appareils nécessaires, pour faire un siège es règle.

Fauquemont était défendu par un brave officier français, Jean-Louis Marseillac, qui, quelques jours auparavant, s'était grièvement brûlé le visage et le bras droit, en faisant des expériences avec de la poudre.

Quoique construites d'après l'ancien système, les fortifications résistèrent admirablement aux efforts de l'artillerie.

Plusieurs fois les fédérés tentèrent de s'emparer de la forteresse par escalade, mais la défense fut si énergique, qu'à chaque tentative ils

furent repoussés en éprouvant des pertes sensibles. Ils réussirent enfin, à conduire une mine sous une partie du château. Alors ils sommèrent les français de rendre immédiatement la place, en dehors de quoi, ils n'avaient à espérer aucun merci. Le commandant répondit, qu'il préférait *continuer le jeu*, et les Hollandais furent obligés de faire venir de Maestricht un troisième régiment d'infanterie.

Pendant que les canons tonnaient contre le château; qu'on lançait, contre les assiégés, des boulets rougis, les fantassins étaient parvenus jusqu'aux portes de la ville et s'étaient emparés des palissades.

La garnison, ne disposant plus que de faibles moyens de défense, repoussaient à coups de pierres tous ceux qui voulaient escalader la montagne.

Vers quatre heures de l'après-dîner, les fédérés s'emparèrent de deux portes, et un pétard ayant été placé sous la troisième, les français furent obligés de déposer les armes.

LE 10 DÉCEMBRE 1672, les Hollandais firent sauter le château.

Pendant la révolution française, le gouvernement de la république, considérant ces ruines comme domaine de l'état, les vendit avec le mont des Faucons, au comte Hoen de Neufchâteau. Aujourd'hui, elles appartiennent au petit-fils de celui-ci, monsieur *De Villers-Masbourg* à Scha-loen.

Puissent toujours les propriétaires de ces belles ruines les entretenir, comme le fait le possesseur actuel ; les préserver aussi longtemps que possible contre les ravages du temps ! D'ailleurs, du jour, où ces vieux murs s'écrouleraient, ce charmant bourg ne serait plus que tous les mois une foire aux chevaux, un marché de bêtes à cornes.

Ah, pardon ! Fauquemont aura toujours pour lui ses *belles promenades* et ses aimables habitants.



### Légende de la Nonne.

**F**auquemont a sa légende comme tous les châteaux du moyen-âge.

Comme toujours, il s'agit d'un revenant ; mais ici, ce revenant est une femme, une religieuse, et ce qui est plus étrange, une *Nonne sans tête*. Elle se promenait parfois en soupirant sous les voûtes antiques et choisissait de préférence une étroite galerie, qui est aujourd'hui murée.

Certains prétendent (car beaucoup ont connu quelqu'un qui *a vu* la nonne, quoique chacun doive avouer personnellement n'en avoir qu'*entendu* parler), certains prétendent, dis-je, que le spectre n'avait pas de tête ; d'autres même soutiennent que cette nonne portait elle-même sa

tête entre les mains, *joli tour de force* ; Quelques-uns affirment cependant, qu'elle n'était pas décapitée.

Quoiqu'il en soit; respectons les opinions, et cherchons dans l'histoire, l'origine de la légende.

Lorsque Jean, dernier Seigneur de Fauquemont, mourût sans laisser d'enfants, ses héritiers vendirent la ville, le château et le pays à Wenceslas de Bohême.

Parmi les héritiers se trouvait Elisabeth, fille de Rénaud, seigneur de Fauquemont et de Montjoie. Depuis longtemps elle s'était retirée du monde pour prendre l'habit en Allemagne. En apprenant que le château de ces ancêtres était devenu la propriété d'étrangers, elle fut frappée d'idiotisme, quitta le couvent et vint errer, revêtue de ses habits noirs, dans les longs corridors du château.

Le singulier privilège qu'avait la religieuse de se promener sans tête, fait probablement allusion à son état mental.

Aujourd'hui, les vieillards eux-mêmes, adroitement interrogés, ne savent préciser aucune rencontre personnelle.

Et cependant près du manoir,  
Le patre encor' s'arrête,  
Croyant parfois apercevoir  
Une nonne sans tête !

Je payai l'homme qui me raconta tout ceci, et m'avançai lentement dans un de ces chemins

creux, boisés, solitaires, qui vous attirent de l'autre coté de la montagne. Là s'est inspiré plus d'un paysagiste flamand ; c'est au bord d'un de ces grands sentiers que les poètes latins eussent placé leurs bergères. C'est dans un de ces endroits si tranquilles, si bien faits pour rêver, que j'allai réfléchir à l'impression désagréable qu'avait engendré en moi le récit de mon guide. La soirée était avancée, quand je m'assis sur l'herbe... il faisait nuit lorsque je me relevai. Avais-je dormi ? Je ne sais ; mais en rentrant je couchai sur le papier les quelques lignes suivantes :

Loin de ce beau village, il n'existe sur terre  
Un endroit plus charmant, un lieu plus solitaire,  
Pour rêver, oublier, reposer son esprit,  
Que ce sentier caché, que cet endroit chéri.

Lorsque dans la nature,  
Tout m'indique la nuit,  
J'y vais sur la verdure,  
Sommeiller loin du bruit.

....

Parfois ce doux repos restaure tout mon être ;  
Mais chut !..... dans la forêt, que vois-je donc paraître !  
Qui peut encor' descendre à présent du manoir ?  
Quelle ombre peut ainsi se promener le soir ?

Doucement elle avance,  
On n'entend même pas,  
Au milieu du silence,  
Le bruit sourd de ses pas.

....

Mais soudain le drap blanc à l'aspect mortuaire,  
Qui couvre le fantôme, a glissé sur la terre,  
Et alors apparût... Ah ! j'en frissonne encor ;  
Le squelette et sa faux, emblème de la mort,

Dieu ! quels instants terribles,  
Quand ce spectre d'enfer,  
Montra ses doigts horribles,  
Et ses côtes sans chair !

....

Et dans ce crâne affreux, parmi les ouvertures  
Je vis s'illuminer deux cavités obscures ;  
Le monstre me fixa de ces terribles yeux  
Et rendit de la mort les traits plus odieux.

Pour commencer le crime,  
Son long bras jaune, osseux,  
Vint fouillir la victime  
Et me prit aux cheveux,

Quelle horreur ! je l'ai vu trembler de tout son être,  
Lorsque dans ce silence, il se voyait mon maître ;  
Ses côtes, son regard, les os nus de sa main,  
Tout semblait agité de son rire inhumain.

J'étais fou, j'étais ivre  
Mon cœur battait trop fort,  
Je voulais ne plus vivre...  
J'avais peur de la mort.

....

Mourir si jeune ! Ah ! spectre aie pitié de ma mère  
Qui n'a qu'un seul soutien, qu'un fils sur cette terre ;  
Tu ris ! Ah c'est affreux... Il rit du désespoir ;  
Il soulève sa faux.... Et moi pour ne plus voir,

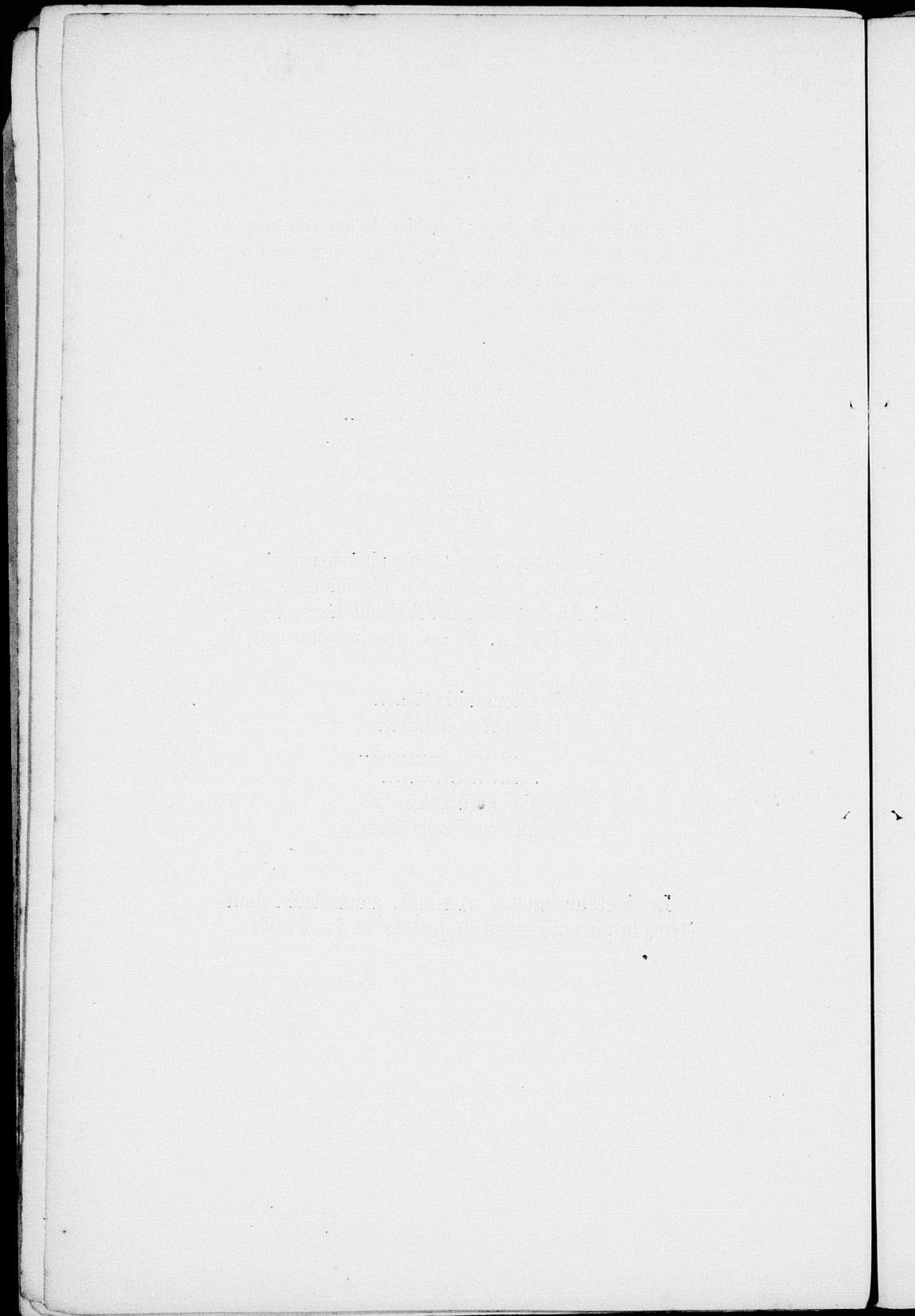
Je détournai la tête....  
Mon rêve était fini.

.....

.....

M'étais-je cru poète  
Au lieu d'avoir dormi ?

Le lecteur mieux que moi, a constaté, peut-être, la parenté entre la poésie et la rêverie.



## **Promenade à l'Ermitage.**

### **Les „Bokkenrijders.“**

Il est difficile de trouver quelque part une allée plus rêveuse, que celle qui passe au château d'Oost, et des sentiers plus perdus dans les masses de feuillage, que ceux qui mènent au Schaesberg. Impossible de se rendre exactement compte des impressions que l'on éprouve, en faisant cette promenade pour la première fois. Tout à l'écart, loin du monde, une longue et belle allée, dont le tracé, obscurci par l'ombrage des chênes, est limité à gauche par une montagne boisée, tandis qu'à droite, la charmante et capricieuse Geule la sépare des prairies voisines. Le faible murmure de la rivière; la solitude de cette route; ce bois silencieux; ces arbres élancés dont les branches éle-

vées sont à peine agitées par un léger souffle ; l'oiseau timide, fuyant à votre approche ; tout, dans ce petit coin du monde, remplit votre âme d'une singulière mélancolie. C'est en vain que le regard s'élançe en avant, toujours l'allée, le bois ; c'est en vain que l'oreille se dresse, toujours le silence. Je ne sais, ce n'est pas de la peur que vous éprouvez, lorsqu'ignorant la route, le hasard vous conduit là tout seul, et cependant cela s'approche de la méfiance.

Mais rassurez-vous, ce ne sont là que des idées de rêveur ; personne ne vous demandera la bourse ; chacun vous enverra un aimable bonjour. J'avais pris ce chemin, et de plus en plus attiré par le site pittoresque, je m'étais avancé en l'admirant.

Encore inconnu, très-peu au courant de la langue, la crainte me prit de m'égarer ; j'allais rebrousser chemin, lorsque tout-à-coup, au milieu de cette solitude, je vis apparaître un moine à longue barbe et revêtu d'un habit brun. Avouez avec moi, qu'il y avait de quoi être surpris. Mon premier mouvement fut celui du respect ; je le saluai ; mon second, celui de la curiosité ; je le suivis.

On conçoit les émotions qu'on éprouve, lorsqu'égaré dans les vastes forêts de la Bohême ou les steppes boisées des Ardennes, l'on doit choisir entre plusieurs sentiers à peine tracés.

On analyse assez bien des sensations encore, en suivant les sentiers périlleux des Alpes,

à la merci d'un guide qu'on ne connaît pas; mais jamais je ne me suis rendu compte des sentiments qui m'agitaient, lorsque, poussé par une indiscreète curiosité, je m'enfonçai, à la suite du moine, dans ce bois solitaire.

Bientôt, je pus me flatter d'avoir rencontré dans l'ermitage un homme des plus affables et d'avoir trouvé dans sa conversation le charme d'un aimable compagnon. Presqu'à la cime de la montagne sont situés l'ermitage et la chapelle du Schaesberg, si fréquentés. En été, il y a même un jour spécial pendant lequel la foule s'y rend en procession. Je me permis d'observer que la place était admirablement choisie pour celui qui, retiré du monde, voulait s'adonner à la retraite et à la dévotion.

— Eh bien, interrompit le respectable solitaire, il y eut un temps, où cette place, consacrée de longue date au culte du Seigneur, fut profanée par d'horribles blasphèmes, par les plus ignobles débauches. Ce fut d'abord dans la nuit du 15 au 16 mars 1760, qu'arriva sur ces lieux, dans le but de dévaliser les pauvres ermites et plus tard à l'effet de se réunir, une bande de brigands, appelée « *Bokkenrijders* » dont probablement vous avez déjà entendu parler.

En effet, depuis que je me trouvais à Fauquemont, s'était la seconde fois qu'on me parlait de ces terribles vauriens. Pour ne pas lasser la patience du lecteur, je vais tout de suite lui donner les quelques détails intéressants, que j'ai

recueillis sur le compte de ces aimables citoyens.

Au commencement, c'est-à-dire, dans la première moitié du dix-huitième siècle, on vit arriver une troupe de vagabonds, portant le nom d'Égyptiens. Ces messieurs (voler clandestinement était leur véritable profession) étaient venus dans le pays, pour dévoiler l'avenir et faire l'éducation des enfants ; le peuple en vint à avoir des relations avec ces gens. « Et n'est-il pas naturel, » dit l'auteur hollandais auquel j'emprunte cette particularité, « que ceux qui étaient en contact journalier avec cette canaille, apprirent leurs manières et gagnèrent leurs penchants ? »

Continuons de traduire pour donner un échantillon de l'estime que cet écrivain éprouve pour la mémoire de ces honorables instituteurs et prophètes.

Je traduis donc littéralement, autant que possible : « Après que cette troupe infernale eut suffisamment semé dans l'esprit volage des habitants, leurs grains de méchanceté et de brigandage, oui, lorsque cette semence de mauvaise herbe eut suffisamment poussée, alors les juges ont expulsé cette abominable nation, dont plusieurs membres ont été flagellés, marqués ou mis à mort. » Quelques-uns cependant, étant parvenus à se cacher et s'étant adjoints quelques drôles des contrées environnantes, ont constitué les éléments primitifs de la trop fameuse bande. La première plaisanterie de ces horribles farceurs fut de s'emparer d'une personne, de la déshabiller

et de la pendre dans cette toilette primitive devant la cheminée.

Ceci arriva dans le mois d'Août de l'année 1742. Bientôt l'association prit des proportions si vastes et fut si bien conduite, que la police ne put découvrir les coupables. Personne ne les connaissait ; personne ne pouvait dire en toute confiance, que son propre frère ou père, n'appartenait pas à la bande.

Tous fréquentaient les églises et ceux d'entr'eux qui avaient pris part au meurtre d'un parent, assistaient au funérailles de leur victime. Au pillage ils étaient masqués et s'interpellaient sous de faux noms. Ils s'exerçaient à l'escrime et à la boxe, dans des endroits secrets, qui servaient en même temps de salle de réunion et de débauches. La désobéissance au capitaine, et l'infidélité étaient punies par la mort du *coupable*, de sa femme et de ses enfants.

La terreur qu'ils inspiraient était si grande, que personne n'eut osé seconder la police dans ses recherches.

Beaucoup de gens avaient la ferme conviction que les bandits étaient en rapport avec le démon qu'aucun homme ne pouvait découvrir leurs retraites ; que ni fer, ni acier, ne pouvait leur résister ; qu'aucune distance ne pouvait les arrêter d'une seconde ; et qu'au moindre signe, le diable leur envoyait des boues infernaux, pour les conduire à travers les airs. De cette dernière croyance leur nom de « *Bokkenrijders*. »

Ils savaient toujours s'introduire dans les maisons au moyen de fausses clefs. Aussitôt ils garottaient les personnes, s'emparaient des valeurs et partageaient le butin. Si l'une des victimes avait le malheur de reconnaître l'un des masqués et d'en faire la remarque, aussitôt lui et tous ses compagnons étaient mis à mort.

Mais aussi, lorsqu'enfin la justice parvint à mettre la main sur les coupables, les représailles furent terribles.

293 furent pendus ou brûlés.

45 sont morts en prison.

31 s'évadèrent.

93 s'enfuirent ou furent exilés.

La justice eut bien de la peine à obtenir des aveux, malgré les plus horribles tortures. Presque tous ces gens gardaient leur serment de fidélité, avec une énergie incroyable.

C'est de la façon suivante que se fit attraper un membre novice de la bande :

Il faisait jour à peine, lorsqu'un habitant de Fauquemont ouvrait les volets de sa fenêtre. Au même instant passait assez rapidement dans la rue un fermier des environs.

« Comment, camarade, » lui cria-t-il, « déjà en route de si bonne heure. Quelle bonne aubaine, capable de vous tirer du lit de si bon matin ? »

« Ah ! mais ! vous ne savez donc pas, » lui fut répondu, « tout le village de Margraten est déjà sur pied ; cette nuit, des voleurs se sont introduits dans l'église. »

Ceci, vous le comprenez, excita au plus haut point la curiosité du fauquemontois. La conversation se trouva bientôt plus vivement engagée :

« Oui » s'écria le cultivateur, « il paraît que la bande était arrivée vers minuit. On avait ouvert les portes au moyen de fausses clefs, et déjà les voleurs s'étaient emparés de plusieurs objets en or. Ils marchaient aussi doucement que possible pour ne pas donner l'éveil ; on ne parlait qu'à voix basse. Voilà que tout-à-coup, les cloches de l'église se mettent à sonner d'une manière formidable. Cela faisait un effet, mais un effet extraordinaire.

Chacun de prendre les jambes au cou ; c'était à qui courait le plus vite, tellement la peur était à *nos* trousses. »

Deux jours après, mon individu courait entre deux gendarmes jusqu'à la potence.

On raconte que le curé, s'étant aperçu de la chose, était entré à l'église par une porte de communication avec le presbytère et s'était servi des cloches pour demander du secours.

Voici un échantillon du sangfroid de ces gens :

Le jour d'une exécution, la foule encombrait *la place du spectacle* ; certains marchands établissaient sur des tréteaux des débits de *boissons* et de comestibles, ce qui fut souvent la cause indirecte de querelles entre les spectateurs. Pareille dispute s'éleva un jour auprès d'une de ces tables, au moment où l'un des condamnés gravissait l'échelle fatale.

Deux échelons lui restaient à monter, mais la dispute prit de telles proportions; les injures devinrent si violentes, que l'infortuné s'arrêta pour considérer les querelleurs. Un rire de gaieté illumina son visage et s'adressant au bourreau : « *Compère, lui dit-il, en voilà deux, qui finiront comme votre serviteur.* » Quelques instants après son cadavre balançait au bout d'une corde.

Pour dépister la police, le capitaine de ces bandits ordonna à ses hommes, de s'introduire chez lui la nuit, de briser porte et fenêtres, et de le garotter dans sa chambre à coucher. Ainsi trouvé le lendemain par les employés de la justice, tout soupçon s'écartait de sa personne, et en racontant des détails inventés, le perfide accusait alors des gens tout-à-fait innocents. Cela prouve, qu'il est toujours imprudent, dans ce genre de récit, de citer le nom des exécutés, car il arrive ainsi, de clouer injustement au pilori de la diffamation des noms parfaitement honorables.

Dans ces sortes d'histoires, une anecdote est ordinairement la bien-venue ; aussi vais-je vous en raconter une, pour terminer ce chapitre :

« Parmi les personnes notables, d'un des villages environnants Fauquemont, se trouvaient au premier rang, le curé et l'un de ses amis.

Depuis de longues années, ces deux intimes passaient leurs soirées à disputer les chances du jeu ou à déviser de la terrible bande. Un soir, notre ami arriva plus tôt que d'habitude ; sa phy-

sionomie, toujours empreinte de douceur et de bonté, exprimait cette fois une satisfaction des plus sympathiques.

— Eh bien, curé, quelles sont les nouvelles du jour ?

— De très bonnes, mon cher. Aujourd'hui même, un homme, porteur d'une somme de six cents florins, a passé au milieu des *Bokkenrijders*, sans qu'on ait songé à l'inquiéter. Il eut été fâcheux pour mon église et pour les pauvres, s'ils m'eussent arrêté.

— Parfait, mon bon curé. Mais, reprit son compagnon en lui lançant le plus aimable sourire, avouez que c'est fort désagréable pour moi, chef de la bande, de devoir profiter de votre confiance pour emprunter à perpétuité et sans intérêts, une somme égale à celle que vous venez de toucher.

— Toujours le même farceur ! et ce disant le curé éclata de rire en donnant une petite tape d'amitié sur l'épaule de *l'honorable* citoyen. Celui-ci participa de tout son cœur à la bonne humeur du prêtre, et entama avec lui un concert de fous-rires. Cependant à peine cet accès fut-il passé :

— Voyons, curé, c'est sérieux. Je dois avoir l'argent. L'affaire est comme je vous l'explique.

Nouvelle hilarité de la part de son compagnon.

Pendant cette scène les deux personnages s'étaient approchés de la fenêtre. *L'aimable farceur* tira de sa poche un petit sifflet d'argent et au

même instant, une dizaine d'hommes, barbus, sales, munis de poignards, vinrent saluer les deux interlocuteurs. Le capitaine, toujours souriant se retourna pour juger de l'effet. Mais un tremblement nerveux avait remplacé la gaieté et l'évanouissement fut la suite de la frayeur.

Aussitôt il remit à ses hommes le sac d'argent, jeta de l'eau froide sur la tête du prêtre et sortit en disant :

*Tout de même, il a eu peur, le bonhomme.  
Mais aussi a-t-il bien ri pour son argent !*



## PROMENADE A HOUTHEM

par le PLENKERT.

« Comment » se dira le promeneur « c'est par ici, le long de ces mures, qu'on ose nous indiquer le site enchanteur désigné sous le nom de « *Plenkert*. »

Patience, cher lecteur; une cinquantaine de pas, et vous vous trouverez amplement dédommagé d'un instant de mauvaise humeur.

En effet, y a-t-il quelque chose de plus beau qu'une colline couverte de noisetiers, au milieu desquels s'élèvent de distance en distance les troncs élancés des frênes, des chênes et des ormes; de plus admirable, que les flancs d'une colline, entrecoupés de rochers d'où jaillit la source lim-

pide ; ce même côté garni de grottes, dont la sombre cavité semble disparaître, sous le vert des sapins. Qu'y a-t-il de plus agréable, que la verte montagne, où les sentiers, les plus tentateurs pour s'égarer à deux, vous conduisent vers la hauteur à des points de vue magnifiques ???

Tout cela se trouve réuni au coté gauche du chemin, qui conduit à travers le *Plenkert*.

Et cependant ; bien souvent vous vous surprenez à en détacher vos regards, pour les lancer à l'autre coté par dessus les haïes, et leur faire parcourir l'agréable tapis de verdure, émaillé de mille fleurs, que foulent les nombreux troupeaux de gros bétail.

Oui ; cet endroit réunit, quoique moins puissamment, toutes les beautés d'un paysage suisse. Pendant la route, retournez-vous parfois, pour considérer le chemin parcouru et jouir ainsi doublement.

Au bout de quelques minutes, vous apercevez à votre droite, au bord de la Geule, un établissement, désigné sous le nom de « *Moulin à poudre*. » Ce dernier mot vous fait frémir en songeant aux douloureuses catastrophes, dont cet endroit fut le théâtre, alors que l'Etat se servait de cet emplacement pour la fabrication du terrible élément. Bien des gens vous en parleront encore avec horreur ; tel vous racontera : qu'à la dernière explosion, une jambe mutilée vint tomber à ses côtés ; qu'il a vu des viscères entrelacés dans les branches des arbres voisins de

l'établissement ; tel autre vous dira : mon père y a péri.

En considérant l'inscription, on s'émeut involontairement ; on se rapporte à l'instant de l'explosion et l'on hâte le pas. On fait des réflexions peu rassurantes. Du reste ; l'endroit où l'on se trouve est une de ces places particulières dans la nature, où l'imagination se plaît à prêter aux moindres incidents des proportions gigantesques. C'est ridicule peut-être ; mais l'esprit poétique y trouve des charmes, et l'on est heureux à peu de frais. Il est regrettable qu'un emplacement, tel que celui du *moulin à poudre*, au bord d'un fort courant d'eau, en contact avec toutes les communications, ne soit pas exploité par quelque grand commerçant. Fauquemont y gagnerait, et particulièrement l'industrie, qui choisirait là son domicile.

Bientôt vous quittez les collines et à travers les champs de blé, parsemés de bluets, un étroit sentier vous mène au *Koenigswinkel*.<sup>(1)</sup>

Que n'ai-je, o Fauquemontois, les pinceaux de votre célèbre compatriote, *Charles Quaedvlieg*,<sup>(2)</sup>

---

(1) Magasin du Roi.'

(2) Cet éminent artiste, né à Fauquemont vers 1825, ajoute un grand nom à la liste des peintres néerlandais. Après avoir obtenu, les premiers prix de peintures à Dusseldorf et Anvers, il se trouva en 1857 au grand concours à Rome, où il remporta la médaille et le premier prix, malgré l'affluence d'un grand nombre d'artistes accourus de tous les points de l'univers.

Il y quelques mois à peine, son atelier fut honoré par la visite de S. M. la Reine d'Hollande.

pour peindre ce petit pont sur la Geule ; pour repandre au loin les beautés champêtres de vos environs. A ce point, au bord de la petite rivière et du pont d'un effet charmant, arrêtez-vous un instant, pour admirer.

Là, c'est une charmante chose, que de voir le soleil se pencher sur la colline et reprendre à travers la verdure ses derniers rayons ; alors, quand la place est reprise par les ombres et le silence ; quand expire au loin le dernier chant du laboureur qui retourne à ses foyers ; quand le vent se tait dans le feuillage, cette nature rustique semble se recueillir pour s'adonner au repos.

Cette disparition du soleil ; ces ombres descendant sur la campagne ; cette fin du jour ; tout se prête à l'illusion.

Cette venue du soir me semblait si douce ; avait un caractère de sérénité si nouveau pour moi, que je m'assis sur l'herbe au bord de la petite rivière, pour retremper mon esprit dans ce calme salutaire. Alors l'imagination s'exalta ; il semblait qu'à mes pieds, l'eau venait en murmurant caresser une touffe de Myosotis. Myosotis ! fleur charmante ; fleur si tendre ; emblème de l'affection et de l'espérance, si cher aux amoureux !

## MYOSOTIS !

pour toi, les vers suivants, qui rappelleront peut-être au lecteur un des moments

les plus agréables de sa vie, ceux de l'insouciance et de la jeunesse.

Narriva t-il jamais qu'en parcourant les bois,  
En suivant les ruisseaux et sur leurs bords étroits,

Mille fois plus heureux lorsque l'esprit tranquille  
Oubliait la fatigue et les bruits de la ville;  
Connissant aux propos de vos jeunes amis  
Bavardages légers, insouciance, oublis,  
Le sourire chez vous disparut du visage ?  
Instant de doux bonheur ! quand l'âme a quelque image  
Est tremblante d'amour. C'est ainsi que souvent  
Néphir fait frissonner la fleur en caressant,

Tendant qu'un sentiment, impossible à décrire,  
Anoblissait votre âme, au moment où le rire  
S'enfuyait de vos traits, vos yeux, ceux de l'amant

Venaient d'apercevoir, dans l'eau se reflétant,  
Ceux du Myosotis. Ne pouvant pas s'étendre,  
S'élever jusqu'à vous, la fleur avait su prendre  
Un éclat plus ardent pour fixer le regard,  
Et vous glisser ces mots : « Un baiser de sa part. »  
Cette charmante fleur n'est pas assez cruelle  
Pour demander : « Et vous, vous souvenez-vous d'elle ? »  
Et pourtant son regard sévère quoique doux,  
Dit : « Ne l'oubliez pas puisqu'elle est toute à vous. »  
Mais le Myosotis sait si bien vous le dire ;  
Vous rappelle si bien le regard, le sourire  
De celle qu'on chérit, que de sincères pleurs  
Arrosent par vos yeux ces caressantes fleurs ;

Enfin vous les cueillez de votre main tremblante,  
Et l'emblème charmant d'une affection constante  
Sur votre jeune cœur d'un doux amour rempli,  
Vient longtemps reposer pour empêcher l'oubli. (1)

Mais trêve à ces rêveries, imagination vagabonde ! Le lecteur, impatienté par toutes ces réflexions, m'aurait plus d'une fois tiré les oreilles pour se faire conduire à Houthem et pour connaître la vie du patron de cet endroit.

Pour celui qui se plaît à la campagne, la promenade du Koenigswinkel jusqu'au village de Houthem, n'est pas sans charmes. Pendant quelque temps, vous marchez avec le cours sautillant de la Geule, pour le quitter brusquement et suivre entre la verdure, le long d'une haie couronnée de bouquets d'aubépines, un chemin creux, aussi capricieux dans ses détours que la petite rivière que vous abandonnez. Aussitôt sur la grande route, vous apercevez devant vous l'église de Houthem, le but de notre visite.

Sur les côtés intérieurs de cette église se trouvent peints les différents épisodes de la vie de *St. Gerlache*. Ne nous supposant pas les connaissances, ni les dispositions nécessaires pour juger de ces peintures, nous nous dispenserons de fatiguer le lecteur, par un jugement téméraire sur les mérites artistiques de ces tableaux.

---

(1) Extrait de : *Album poétique et langage des fleurs en vingt-quatre bouquets*, par le même auteur. Cet ouvrage se publiera prochainement.

Nous décrirons avec la vie du saint, les circonstances intéressantes qu'ils représentent.

Issu d'une famille illustre des environs de Maestricht, Gerlache (1) fut élevé de bonne heure dans le maniement des armes. Il était grand et fort, intelligent et courageux.

Confiant dans l'avenir, dominé par l'insouciance propre à cet âge, il recherchait le monde et s'adonnait souvent aux distractions les plus désordonnées.

Parmi les seigneurs de son époque et de ses amis, se trouvait Goswin II de Wassenberg, seigneur de Fauquemont et de Heinsberg, qui lui était particulièrement attaché.

Vers cette époque, le comte de Juliers fit annoncer dans toutes les places de ce pays, qu'un grand tournoi aurait lieu dans la capitale, et il invitait en même temps tous les chevaliers d'y prendre part ou du moins d'y assister.

Gerlache se mit au rang des premiers. A la tête d'une troupe de braves, le bouclier au bras, la lance au poing et monté sur un superbe coursier, il se rendit à Juliers, où s'était réuni un grand nombre de chevaliers.

Pendant que notre héros se réjouissait de montrer dans un combat meurtrier, ses forces et sa bravoure ; que déjà il se voyait salué vainqueur et couronné de lauriers, un triste accident se passait à Fauquemont.

---

(1) On dit qu'il est né au château de Fauquemont.

Se promenant, sur les remparts du castel, dans un char attelé de quatre chevaux, la dame de Gerlache rêvait au jeune absent, qui allait encore lui revenir couvert de gloire. Tout-à-coup l'essieu se brise, les chevaux s'effrayent et le char est précipité du haut des murs dans l'abîme. Le précipice reçut les débris de l'opulence et le cadavre de la jeune dame.

Ce fut au moment d'entrer en lice, que Gerlache reçut la fatale nouvelle. Sa douleur fut immense. Il abandonna ses amis, le jeu, et s'éloigna de tout ce qui put lui rappeler les jouissances passées.

Après avoir réglé ses affaires, Gerlache fit, pieds nus, revêtu d'un cilice et couvert de son heaume d'acier, le pèlerinage de Rome. Là, il visita l'église des apôtres, se confessa et sur le conseil du pape Eugène III, il se rendit en Palestine, où il ferait pénitence pendant sept ans.

A Jérusalem, le converti se mit au service des moines de l'ordre de St Jean, aujourd'hui Chevaliers de Malte, et demanda qu'on lui fit remplir les fonctions les plus humiliantes.

Les sept ans, Gerlache les passa, comme le fils perdu de l'évangile, à garder les troupeaux, mais employant le reste de son temps à prier, à jeûner et à s'infliger des pénitences corporelles.

En quittant la terre sainte, Gerlache se rendit à Rome, où le pape, Alexandre IV, lui prescrivit une règle de conduite. Revenu dans son pays, le vertueux pèlerin alla vivre en solitaire, éta-

blissant sa demeure dans un vieux chêne, rendu creux par son grand âge. Là, Gerlache fit de la pierre sa couche, du pain et de l'eau sa nourriture habituelle.

Il abandonna, aux pauvres et aux voyageurs, les revenus de son immense fortune.

Tous les jours, par n'importe quel temps, l'ermite se rendit, pieds nus, à Maestricht, c'est-à-dire, à deux lieues de Houthem, pour prier sur le tombeau de St Servais.

C'est à St Gerlache qu'on attribue le miracle que voici :

Un jour d'hiver, qu'il faisait avec un de ses voisins le pèlerinage au tombeau de St Servais, son compagnon se plaignit pendant la route, du froid insupportable qui le saisissait : « mon ami, » lui dit Gerlache, « placez vos pieds là' où j'ai posé les miens, peut-être qu'alors il vous ira mieux. » En effet ; à peine l'homme se fut-il soumis au conseil du saint, qu'une douce chaleur se répandit par tous ses membres.

Une autre fois il lui arriva de puiser du vin, alors qu'il voulut monter du puits, l'eau destinée à ses repas. Aujourd'hui encore cette citerne porte le nom de : puits de saint Gerlache, en souvenir de ce miracle.

Après que le Seigneur, dit la chronique hollandaise, l'eût désigné au monde par un grand nombre de prodiges; que le peuple fut venu en foule à Houthem pour voir le grand saint, il plût au Tout-Puissant d'appeler à lui son fidèle serviteur.

**Gerlache mourut le 5 janvier 1172.**

Après sa mort, des milliers de pèlerins arrivèrent de tous les côtés invoquer son secours, et bientôt la chapelle en bois, dans laquelle on avait déposé les restes mortels du saint, fut remplacée par une belle église.



**Promenade**  
**dans les « SOUTERRAINS, »**

Une promenade tout-à-fait fantastique, et loin d'être désagréable, c'est un parcours aux flambeaux dans les *carrières*. Mais, avant de nous avancer dans ce labyrinthe de galeries souterraines, avant de nous séparer pendant quelques heures du monde et de la lumière du jour, donnons quelques détails sur l'origine et le produit des montagnes, qui les renferment.

Elles s'étendent depuis Fauquemont jusqu'à Maestricht et sont particulièrement intéressantes pour les géologues. Elles appartiennent à la formation Neptunienne ; ce qui veut dire, qu'elles ont été formées sous l'eau, peut-être dans la mer. Ainsi le

prouverait le plus grand nombre de pétrifications ou restes de toutes sortes d'animaux, qui ne peuvent vivre que dans la mer. Mais à ce propos, produisons l'opinion du savant géologue M. C. Ubaghs : en pareille matière quelques lignes d'un homme compétent font plus de plaisir que plusieurs pages d'un écrivain fantaisiste.

« Le Géologue » dit-il « recherche l'origine de  
« la croûte de cette terre que nous habitons, et  
« nous apprend, comme *pour notre duché*, (1) par  
« exemple, que là où l'œil contemple aujourd'hui  
« ces vertes collines, ces riantes et paisibles val-  
« lées, sous le sol que nous foulons, et où l'ar-  
« chéologue découvre ces objets si intéressants  
« pour quiconque étudie l'histoire, que là, disons-  
« nous, mugissait autrefois une mer profonde  
« renfermant dans son sein, comme dans un im-  
« mense tombeau, des milliards d'êtres organisés;  
« étudiant de près la composition des couches,  
« il les trouve formées presque uniquement de res-  
« tes organiques ; il découvre tout un monde de  
« corpuscules, qu'il faudrait chercher aujourd'hui  
« dans les mers des tropiques ; il met au jour  
« des restes d'animaux d'une dimension prodigieuse, témoin le *Mosasaurus* (2) qui doit avoir  
« atteint une longueur de 24 pieds, et qui habitait cette mer. »

La pierre qu'on extrait des carrières, est de

---

(1) Le Limbourg.

(2) Trouvé près de Maestricht.

la même qualité que celle qui se trouve sur l'autre bord de la Meuse, près de Maestricht ; elle est généralement connue sous le nom de *Pierre de sable*, en flamand *mergelsteen*. C'est une espèce de tuf, en général très tendre et qui peut être taillé avec facilité au moyen d'un instrument tranchant ; il est rude au toucher, happe faiblement à la langue et exhale une odeur argileuse. Sa couleur est ordinairement jaunâtre et passe rarement au gris ou au blanc sale ; et dans ce cas, il est beaucoup moins tendre, d'un grain plus fin et plus compacte.

D'après monsieur *Jos. Habets*, vicaire à Berghet-Terblyt, président de la Société d'Archéologie dans le duché du Limbourg, ces carrières seraient exploitées depuis plus de dix-huit siècles. La grande réputation de cet archéologue ; le profond mérite qu'on attribue à ses ouvrages, ne permettent pas de douter de cette intéressante communication.

Dans le chapitre qui suit nous citerons plus d'une fois, cet agréable savant.

Les publications de la Société d'Archéologie dans le duché du Limbourg, auxquelles nous empruntons ces particularités, sont du plus grand intérêt pour quiconque s'occupe ou désire se mettre au fait de cette belle science. Pendant les deux saisons que j'ai passées à Fauquemont, plus d'une fois je me suis surpris à feuilleter, durant de longues heures, les pages de cette excellent ouvrage.

Mais revenons à notre *Promenade souterraine*, ou plutôt commençons la.

Après avoir allumé les flambeaux, ce sont les premiers pas qui causent les plus fortes émotions. Peu à peu, vous vous familiarisez avec cette immobilité souterraine, avec la lumière vacillante de la torche, et, cependant vous vous sentez enfant. Vous êtes entré homme, ayant à votre suite le guide de la montagne. Mais, ici les rôles changent. Vous suivez maintenant celui que vous précédiez. Vous vous rapprochez autant que possible de celui que vous avez cru votre domestique, que vous avez peut-être méprisé. Lui seul connaît le chemin dans cet immense labyrinthe, où les piliers sont les mêmes ; où les mille chemins se ressemblent. Il est votre supérieur ; pendant quelques heures il sera votre providence. C'est à ses côtés que vous trouverez quelqu'assurance ; c'est lui qui vous apprendra l'histoire de la montagne, comme si vous étiez un simple écolier.

La première chose qu'on vous montrera dans les souterrains de Fauquemont, est une niche dans le mur. C'est là, qu'à la fin du dernier siècle, on alluma du soufre pour chasser les républicains qui voulaient pénétrer dans les carrières, où les Fauquemontois avaient mené leurs troupeaux à l'abri. La même chose se présenta en 1814, à l'égard des cosaques.

Parfois on rencontre sur les murailles de très beaux dessins ; et en plus grand nombre des *inscriptions*. Parmi les premiers, je ferai remarquer

ceux de Monsieur *Charles Qnaedvlieg* ; parmi les derniers, voici celle qui me plut : *M. X., ci-devant Docteur à Beek, aujourd'hui rentier* (EN PETIT) a ajouté une main maligne.

Voici les noms et les dates dont j'ai pris note : Booms, 1654 ; Joes Reiner Spee, anno 1654 ; Rhetor Moes, 1654 ; La Baronne de Hesselles, 1684 ; Baronne de Hoen de Cartilles, dame de Vieux-Fauquemont, 1684 ; Elisabeth Bredana ; Jacobus van Oudskoren ; Gustina Maria Baronne van Hoeven, 6 mertz ; Baron van Lennep, 1665 ;

On voit encore aujourd'hui *les Chambres* qui avaient été particulièrement destinées aux personnes de Fauquemont, pendant les temps de guerre ; de même, les étables et les crèches à l'usage des bestiaux.

Tout est intéressant, mais ce qui l'est avant tout, c'est la promenade même, à travers ces innombrables galeries. Ainsi marcher tout seul, loin du monde ; au dessus de vous, cette masse énorme, dont le plus petit éboulement vous réduirait en poussière, pour la meler brutallement à celles de ses décombres. Là, loin de tout être humain, vous tremblez involontairement. C'est une nature à part dans une nuit éternelle.

Aucun bruit ne parvient jusqu'à vous ; vous êtes complètement isolé. Tout Fauquemont serait en feu, que vous n'en sauriez rien. Vous marchez, mais vos idées s'arrêtent, loin de vous, à tous les endroits qui peuvent les attirer. Vous êtes assis, mais vos réflexions s'envolent de coins

en coins, revoir ce que vous avez parcouru.

Cependant, l'endroit poétique par excellence. la place aux sensations, c'est le « *Drie-Drupp.* » Après avoir erré dans ces galeries souterraines, aux voutes abaissées, on se trouve comme par enchantement, transporté dans une construction féerique. On avance, oui, mais, c'est lentement, prudemment..... on entre dans l'incompréhensible, le surnaturel. Des élancements hardis ; des constructions colossales, grandioses ; on dirait la demeure d'une de ces divinités terribles, défavorables au genre humain.

Soudain l'on entend à l'intervalle de trois secondes, un bruit mystérieux, *la chute d'une goutte d'eau.* On la voit. L'on est dans les carrières de Fauquemont, mais l'on se croit hors de l'univers. Vous êtes seul, mais vous sentez un être puissant, inconnu, vous fixer d'un regard invisible.

Poètes ou vous, jeunes esprits, qui recherchez les émotions délicates, allez ! allez ! le flambeau à la main, allez seul, vous asseoir après de ce « *Drie-Drupp.* » Et si vous ne sentez pas tout votre être bouleversé. si vous ne croyez pas être transporté du monde dans un palais féerique, renoncez à la poésie.

Il faut un génie, un génie comme le monde n'en a pas encore livré, pour peindre, dans leur vérité, les extases, les serremments de cœur, qu'engendre l'aspect de cette simple goutte, qui tombe depuis des siècles, à des intervalles égaux.

Grand Dieu ! la nature est belle, mais je ne la croyais pas si étrange que cela !

Je regrette de n'avoir trouvé à cet endroit, quelques beaux vers français. Je prends les trois inscriptions qui s'y trouvent, parcequ'elles appartiennent à trois langues différentes.

GUTTA CAVAT LAPIDEM NON VI, SED SOEPE CADENDO  
SIC HOMO FIT DOCTUS, NON VI, SED SOEPE STUDENDO.



Was sind, bei solchem wunderbahren Bau,  
Von der Geschöpfen Schwächste aufgeführt  
Die Werken des verstandbegabten Menschen  
Die Tempel, Mausolöen und Palästen ?  
Staub in der Wage, Staübchen in der Wind  
Bei solchen Meisterstücken in der Tiefe.  
Was sind die Monumenten alter Zeit,  
Aegyptens graue Hieroglyphen Hügel  
Die selber ihre Sprache überleben,  
Die noch zum Aug' in todten Bildern reden,  
Doch dem Verstande ihren Sinn verhüllen.  
Die Pyramiden würden blosse Ecker,  
Die Riesenstädten aus Granit gemetselt,  
Für solchen Bau nur eit'le Zierden sein  
Wie diesen (Wunderberg) von Katakomben,  
Mit Mumien der Würmchen die ihm bauten.

OMNIS CALX EX VIVO.



OP HET EEUWIG STROOMEND BEEKJE.

Hier is 't beekje der Poeten  
Niet in 't liegend Griekenland,  
Hier heeft menigeeen gesleten  
Menig uurtje aan uw strand.

Ja, hier wil ik vertoeven  
Om te schrijven op 't zand,  
Van u die hier beneden vloeijet,  
Al wat ik maar kan.  
Streelt mijn opgetogen zinnen  
Met uw held'ren waterval,  
Zoo zal ik uw lof beginnen  
In dit onderaardsche dal.  
Beekje als men u ziet vloeijen,  
Als men hoort uw zoet geruisch,  
Voelt men al' zijn' zinnen gloeijen  
En verhuizen druk en kruis.  
Beekje vol van minnelijkheden,  
Beekje vol van zoete lust,  
Stroomt in alle eeuwigheden,  
Nooit verdroog' uw vochte kust.  
Daarna zal Phebus met zijn' stralen,  
Al' uw dropjes, al uw nat,  
Opwaarts bij de sterren halen,  
Boven d'oude Valkenstad.

---

Ce qui tient le plus au cœur des Fauquemontois, c'est la *Chapelle*. C'est là, qu'ont demeuré leurs prêtres, pendant les temps de persécution, à la fin du siècle dernier ; c'est dans cette chapelle que furent baptisés plusieurs Fauquemontois ; c'est là, que vécut longtemps les deux ecclésiastiques, Schepers, curé de Berg et Max De La Croix. Ce dernier étant venu à Fauquesur la demande de son beau-frère, le bourgmestre Jean-Henri Quaadvlieg, resta pendant 21 mois dans cette demeure souterraine, pour rem.

plir envers les chrétiens privés de leur pasteur, les offices du saint ministère. C'est dans les souterrains, que les parents vinrent déposer leurs nouveaux nés, pour les faire baptiser au pied de la Croix.

Un jour, le gouvernement français envoya de Maestricht une colonne mobile (1) aux carrières de Fauquemont, pour rechercher les prêtres cachés, et les hommes qui par la fuite voulaient se soustraire au service militaire. La troupe s'empara des mineurs pour s'en servir comme otages et pourvue de flambeaux, elle s'avantura dans la montagne.

Pendant ce temps, le prêtre se tint dans la chapelle dont l'entrée avait été soigneusement masquée par des blocs de sable.

Lorsqu'après maint détour, la troupe se fût déjà bien avancée dans la montagne, un des braves ouvriers, inspiré par ce sincère patriotisme qui caractérise le « Bergmann », se retourna sur le commandant « Monsieur » lui dit-il « si vous voulez visiter toute la carrière, ordonnez à vos gens d'éteindre la moitié des flambeaux. » La ruse réussit. L'officier comprit l'avertissement, et, s'exagérant de beaucoup, l'étendue de la sombre cavité, il s'empressa de rechercher le jour.

En 1857, Monsieur *Félix Quaedvlieg*, fils de la plus jeune sœur du respectable prêtre de la Croix, a fait complètement restaurer la chapelle et

---

(1) Troupe de 40 soldats.

les places avoisinantes. Il a fait rétablir en cet endroit les 12 petits bancs de pierre, remettre des chandeliers et enfin tout ce qui peut reporter les souvenirs à cette époque de persécution,

En outre, il y a fait placer quelques intéressantes inscriptions.

Ces inscriptions, les voici :

Devant l'entrée :

*Hersteld in 1857.*

A. M. D. G.

Dans la petite chambre à droite :

*Kabinet van den Heer Max de la Croix,  
overleden te Valkenburg, den 27 december 1833.*

Dans le coin le plus retiré de la grande salle :

*Rustplaats van den Heer Schepers,  
overleden te Berg, den 27 februarij 1833.*

Sur un des côtés de la même salle :

*Woon- en Eetzaal.*

Vers le milieu de l'autre côté :

*In 1798-1800 zijn de eerw. heeren Schepers,  
pastoor van Berg, en Max de la Croix, priester, hier  
verborgen geweest door Joannes Ubachgs, overleden  
te Valkenburg, den 30 April 1833.*

Dans la Chapelle même, devant l'autel :

*In deze Kapel is het H. Misoffer 21 maanden  
opgedragen.*

Au côté droit :

*De Heer was waarlijk in deze plaats. GEN. XXVIII 16*

Au côté gauche :

*De plaats waer gij staet is heilig. EXOD. III, 5.*

Un jour, je m'en souviendrai toute ma vie, ma fiancée et moi, nous allions visiter les carrières. Nous avions avec nous, le compagnon habituel de nos promenades, notre chien *fidèle*. Je connaissais parfaitement les voies principales sous la montagne, ce qui nous dispensait de prendre un guide, aussi gênant qu'importun.

Nous sortions de la chapelle, si féconde en souvenirs. Il nous semblait voir apparaître les martyrs de la foi, qui avaient été si longtemps cachés dans les souterrains. La Vierge, dessinée à l'entrée, ou plutôt à notre sortie de la chapelle, paraissait nous sourire. Nous étions dans ces douces dispositions et nos pas nous conduisant au hasard, nous faisaient parcourir, sans que nous nous en apercevions, les galeries si peu fréquentées du *Paulusberg*.

Notre grande préoccupation était de constituer, en idées, notre prochain ménage.

Depuis longtemps, nous avançons ainsi, dans notre futur bonheur..... et dans les souterrains. Nous étions heureux.

Tout-à-coup, une sueur froide se répandit sur tout mon corps : Nous étions égarés.

En vain, nous tournions de tous les côtés ; en

vain nous prenions tous les chemins; ce n'étaient plus que des galeries étrangères. En vain, nous jetions des cris désespérés, nous n'entendions que les réponses ironiques de l'insaisissable écho. Bientôt la crainte se changea en épouvante et terreur; l'effrayant dédale s'allongea pour nous, en corridors inconnus. Alors les plus pénibles angoisses vinrent serrer mon cœur. Je me figurai ces trois dominicains, égarés dans les carrières de Maestricht, et retrouvés avec des doigts rongés par la Faim.

Dieu ! quelle perspective ! Oui, lecteur, celui dont vous lisez ces lignes, éprouva pendant de de longues heures, les cruelles émotions décrites par Jacques DELLILE, dans *les catacombes de Rome*. C'est terrible, épouvantable !

Combien de temps courûmes-nous ainsi dans ce vaste sépulcre, poursuivis par la plus folle terreur ? Je ne sais, mais ce fut longtemps, *bien longtemps*.

De mon bras défaillant je ne pouvais plus soutenir ma compagne éplorée. Elle s'assit ; des sanglots lui montèrent à la gorge et la pauvre enfant se mit à pleurer.

Je n'osais lui parler. Par sa main placée dans les miennes, je tâchai de lui communiquer quelques étincelles du courage qui me restait.

Peu à peu, la fatigue vint clore ses paupières, une respiration difficile vint soulever sa poitrine.

L'enfant dormait.

Alors je m'éloignai de quelques pas pour

me livrer tout entier aux pénibles réflexions qui m'assiégeaient,

Là, assis sur une pierre, la tête entre les mains, je considérais le vide. Quelle solitude ! quel horrible silence !

Ensevelis vivants, condamnés à mourir de faim, être retrouvés en squelettes, tout cela me semblait encore impossible. Hélas ! ce n'était que trop probable. Alors je me rappelai de nouveau les souffrances atroces de ceux qui nous avaient précédés dans une si triste fin. Maudit, cent fois maudit, notre stupide imprudence !

Quoique désespéré, j'éteignis la lampe afin de nous conserver de la lumière. Alors j'entendis les pénibles soupirs de ma compagne s'éteindre douloureusement dans l'effrayante obscurité.

Pendant de longues heures je restais assis à pleurer, à prier, à maudir, à délirer..... Lorsqu'enfin l'esprit se fut calmé, je calculai toutes les chances de salut qui nous restaient encore. Des ouvriers..... impossible. Les heures de travail devaient être passées, et personne ne nous savait dans les souterrains.

L'absence de toute heure ne m'avait pas permis de savoir depuis combien de temps nous nous étions égarés. Ceci surtout rendait la situation insupportable. Pour nous, la longueur du temps n'était pas à calculer ; *une* heure devait nous en paraître un grand nombre. Tout cela n'entraît pas en calcul dans mon cerveau troublé. Dormir m'était impossible. Déjà je voyais la faim

et la soif faire cortège aux angoisses que j'endurais. Horreur ! j'apercevais, à quelque distance, étinceler le poignard du suicide.

Mais, outre mes principes, j'avais à sauver une existence plus chère que la mienne. *Sauver*, quel mot risible !

Je frappais de mon front les murailles insensibles, cruelles, impitoyables.

Je m'affaissai sur le sol, et me saisissant aux cheveux, je répandis des pleurs d'impuissance et de rage.

Enfin, j'allai m'asseoir à genoux devant celle qui devait être un jour ma femme et qui bientôt ne serait plus qu'un cadavre. Je me mis à prier avec ferveur ; je ne croyais pas un Dieu assez cruel pour nous faire mourir si misérablement. Je me relevai plein d'un nouveau courage. Je rallumai la lampe et j'écrivis sur la muraille cette invocation au seigneur :

Périr dans un tombeau, Grand Dieu, quel triste sort ;

Se consumer vivant dans l'affreuse torture :

Voir un spectre planer sur un ange qui dort ;

A vingt deux ans servir à la mort de pature ! !

Seigneur, mais c'est affreux ! Ah, laissez vivre encor'

RICHARD DE FLOREMONT et LAURE sa future !

Peut-être, me dis-je, qu'un jour quelqu'infortuné viendra succomber à cette même place ; peut-être aussi, que quelque pauvre égaré viendra, se consoler à la lecture de ces vers.

A peine, avais-je fait ces réflexions, que j'entendis un bruit dans le lointain. Est-ce des pas d'homme ! Non. C'était mon *Fidèle* ; la pauvre bête arrivait toute heureuse ; dans sa gueule elle tenait le mouchoir de ma fiancée.

Alors une idée me vint, je bondis de joie et ce mouvement reveilla ma compagne. Malheureux ! elle dormait si bien ; elle avait oublié toutes les angoisses. C'était peut-être après un beau songe qu'elle se retrouvait dans une horrible réalité. Qu'il était pénible, déchirant de la voir ! « Laure, » lui dis-je, « relevez vous, nous sommes sauvés. » L'espoir vint succéder à la tristesse. Un sourire illumina son beau visage, et, confiante dans ma parole, elle se servit de mon bras pour être reconduite à la vie.

Le lecteur devine le reste.

Ayant caché le mouchoir, j'ordonnais au chien de « chercher. » Après quelques hésitations, notre cher *Fidèle* se dirigea vers l'endroit où le mouchoir avait été trouvé ; cela devait être près du *vieux Regnier* (1) car c'est là qu'il s'arrêta. De là, le chemin m'était connu. Alors, quelle joie ! quel bonheur !

Comme je l'ai dit, je n'oublierai de ma vie ce jour là.

A moins de s'être trouvé dans une position analogue à la nôtre, le lecteur ne pourra se figurer combien paraît long, le temps passé dans de pareilles angoisses.

---

(1) Dessiné par Ch. Quaedvlieg.

Je ne souhaite à personne les seize mauvais  
quarts-d'heure que nous avons passés dans la  
montagne ; car, comme le dit Lesage :  
Une année de plaisir passe comme le vent léger,  
mais un moment de chagrin est un siècle de  
tourments.

---

### **Les environs de Fauquemont aux temps anciens.**

Le peuple qui le premier a mis le pied sur notre sol avant l'invasion des Romains, et dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous, se servait d'ustensiles en pierre. Ce peuple a laissé des traces après lui.

A l'ouest de Fauquemont se trouve la charmante bruyère de Bergh et Terblyt, formée d'une suite de monticules coupées par des gorges profondes et accidentées par des rochers de tuf calcaire.

Au bas de ces hauteurs pittoresques serpente la bruyante Geul au milieu de grands blocs de craie.

C'est là qu'on trouve de temps en temps des

armes en pierre, des haches, des traits, des marteaux, car ce peuple primitif ne connaissait pas encore le fer ou s'en servait rarement. Plus tard cependant, il a manié également des instruments en bronze, car, des endroits nouvellement mis en culture près du hameau de Veldt, ont mis à jour des objets de ce métal, des coins, des serpes, un couteau et d'autres tranchants.

Plusieurs de ces objets ont été rencontrés à l'intérieur de petits murs en terre de deux ou trois pieds de haut et imitant des traces de huttes ou de tentes. Les unes de ces huttes sont de forme ronde, d'autres de forme carrée. L'ouverture de presque toutes est du côté de l'Orient. Peut-être que des individus de ce clan préhistorique n'ayant pu s'abriter dans les grottes de la montagne, ont essayé d'établir leurs pénates sur la hauteur, sous le ciel bleu.

Voilà les rares données, que l'archéologie, science toute nouvelle, nous révèle sur nos premiers ancêtres, qui ont vécu à une époque fort éloignée et dont l'histoire n'a pas enregistré les faits et gestes. On leur donne, faute de termes plus précis, le nom d'habitant de la pierre polie et du bronze.

Passons maintenant à l'époque historique.

*Les environs de Fauquemont aux temps romains.*

Les premiers peuples qui ont habité les environs de Fauquemont et dont l'histoire nous a con-

servé le nom, ont été les Eburons. César nous apprend qu'ils habitaient les deux bords de la Meuse, de manière toutefois, que la plus grande partie restait entre ce fleuve et le Rhin.

L'an 699 de Rome, Ambiorix et Cativulcus, chefs des Eburons, formèrent le projet de détruire les légions romaines que César avait placé dans leur pays. Ce projet leur réussit ; le camp fortifié d'Atuaca, que quelques historiens placent à Fauquemont ou dans les environs, fut pris et la défaite des Romains complète. Les deux chefs romains, Sabinus et Cotta, périrent les armes à la main.

Lorsque César apprit ce désastre, il résolut de venger sur Ambiorix et les Eburons, le sang versé de ses légions. L'occasion s'en présenta l'année suivante. Leurs bourgs et leurs habitations furent livrés aux flammes et ce peuple courageux fut extirpé jusqu'au dernier, par cet homme altier, dont quelques historiens ont tant prôné la clémence.

Des Germains venus d'au-de-là du Rhin, vinrent repeupler les déserts du pays. Un siècle après ce terrible événement, nous trouvons établis au pays de Fauquemont et le quartier d'Outre-Meuse, les Sunuques, une peuplade qui unit ses forces à celles du chef des Bataves, Claudius Civilis, lorsqu'en l'an 70 de l'ère chrétienne, celui-ci défit le général romain Claudius Labeo près de Maestricht, et servit avec honneur dans les armées de l'empire. En l'année 124, la première

cohorte des Sunuques se trouvait en Angleterre, sous le commandement d'Auluntus Claudianus. Les Sunuques avaient à la longue adopté les mœurs et les coutumes des romains. Quoique Germains d'origine et de langue, ils s'étaient romanisés. La déesse Fortune de leur pays, avait elle-même dû prendre une allure romaine ; elle s'appelle dans les inscriptions latines *Dea Sunucsalis*.

De nombreuses recherches sur la présence des Sunuques et des Romains dans nos contrées, ont été instituées depuis peu par l'archéologue distingué, que nous avons déjà eu l'avantage de citer, M. Habets, vicaire à Bergh et Terblyt. Des fouilles opérées sous ses yeux durant l'espace de plusieurs années, ont produit des résultats bien curieux pour la science et l'histoire primitive du pays.

Nous nous permettons de caractériser d'après une de ses publications récentes (1) la physionomie des environs de Fauquemont aux temps des Romains.

La route militaire de Tongres à Juliers et Cologne, en passant la Meuse à Maestricht, entre près de Meerssen dans la vallée de la Geule qu'elle quitte près de Fauquemont en se bifurquant sur la hauteur du Ravensbosch en deux branches, dont l'une se dirige sur Heerlen et Juliers et l'autre par Tudderren, Susteren et Melick

---

(1) Jos. HABETS. Découvertes d'Antiquités dans le duché de Limbourg. Ruremonde 1871. Ouvrage orné de 18 planches.

vers Xanten et le Bas-Rhin. Cette chaussée a été fouillée en 1865, par l'auteur entre Meerssen et Houthem-St. Gerlach. Elle y avait la largeur de 10 m. 56 centim. sans les fossées ; la couche la plus basse du lit était composée d'une grande quantité de grosses pierres et de moëllons ; suivait une couche de petit gravier couvert d'une couche de gros gravier. Le milieu de la route était bombé ; la couche de gravier était forte de 68 centim. et sur les bords de 64 centim. Une chose digne de remarque c'est que du côté nord le bord de la route était muni d'un petit mur en pierres de Namur, liées avec du ciment. La hauteur de ce mur était d'un mètre, la grosseur de 30 centim. Selon toute probabilité ce mur avait servi d'appui à un canal qui a dû servir de passage à un petit ruisseau, dont le filet d'eau passe maintenant à quelques mètres de là sous la route actuelle.

Le long de cette route, les Belgo-Romains, composés pour la plupart de vétérans de l'armée, avaient érigé des villas plus ou moins notables. Les restes de leurs demeures sont encore reconnaissables aux nombreux fragments de tuiles à rebords et aux autres débris qui recouvrent le sol. Nous signalons ici parmi ces lieux, le jardin de l'ancienne prévôté à Meerssen, la campagne du Herkenberg à droite en quittant ce village, le Rondensbosch sur la hauteur de Houthem, une campagne non loin de là dans la vallée, le Ravensbosch sur la hauteur de Haesdael et le Gouds-

berg à quelques minutes de Fauquemont, où se trouvent, dans un petit bois de sapins, encore bien dessinées les tranchées d'un observatoire militaire.

Entre Broekhem et Fauquemont on découvrit en 1864 un cimetière romain contenant environ quarante sépultures. Un cimetière plus notable et mieux conservé a été exploré sur la hauteur de Bergh près de Geulhem. Au Ravensbosch on dénuda parmi quelques restes de bâtiments, un petit temple payen en forme de rotonde et un cachet ayant appartenu à un oculist nommé Cajus Lucius Alexandre. Cet empirique, qui probablement suivait l'armée comme la plupart de ses confrères, était un affranchi ; il vendait des collyres contre toutes sortes d'ophtalmie, la sécheresse des yeux, la granulation et l'inégalité des paupières.

A Fauquemont même on a découvert des antiquités romaines à différentes reprises, soit sur la hauteur voisine, soit à l'intérieur de la ville. Pendant l'hiver de 1872, on découvrit dans le jardin d'une maison entre le château et l'église un petit caveau maçonné, contenant cinq fioles bursiformes et quelques autres objets provenant d'une sépulture Belgo-Romaine de la décadence; c'est une preuve qu'au temps de la domination de la Rome payenne, la ville de Fauquemont n'était pas habitée, car les lois romaines défendaient la sépulture dans l'enceinte des lieux habités. Le château seul paraît dater de ce temps.

Deux villa's des environs de Fauquemont ont

été scientifiquement explorées par M. Habets, celle du Rondensbosch et celle du Herkenbergh. Le résultat a été bien intéressant. Il prouve que les habitants de nos contrées n'étaient pas aussi barbares aux premiers siècles de l'ère vulgaire que nos livres d'école et nos histoires classiques veulent nous le faire croire. Ces fouilles nous révèlent une société bien civilisée, et vivant dans une aisance vraiment noble.

La villa de Herkenbergh était particulièrement somptueuse et d'une étendue plus qu'ordinaire. Les vastes bâtiments pouvaient abriter une centaine de personnes. Ils formaient un carré oblong, entourant une cour, nommée *l'impluvium*. Des bains magnifiques avec leurs profusion de marbre et de pierre spéculaire, leur structure soignée et élégante, nous ont révélé un maître riche et amateur du luxe. Des fragments d'une statue de marbre, un magnifique chapiteau corinthien, des peintures murales sont l'indice que l'architecte qui a élevé ce bâtiment, était d'une bonne école.

Des fragments de verre à *mille fiori*, ou ornés de ciselures, de gracieuses poignées de meubles, des styles à écrire et autres petits objets, sont une marque certaine que le mobilier était en rapport avec la somptuosité des bâtiments.

Des bracelets de femme, des bagues, des fibules, des pinces à cheveux, des perles et d'autres ornements de corps, prouvent que les habitants de l'un et de l'autre sexe n'ont rien négligé

pour se parer et s'orner suivant la mode du temps.

Des tessères, une baguette de jeu de cerceaux, nous démontrent qu'au Herkenbergh on avait le secret de s'amuser, soit dans l'intimité de l'intérieur pendant les tristes soirées de l'hiver, soit pendant les journées agréables de la belle saison.

Les ossements de bœuf, de mouton, de chevreuil, de sanglier, de lièvre, de poule et autres objets, provenant des rejets de la cuisine, font foi qu'une table frugale et confortable y était servie pour le maître et les siens. De nombreux valves de huitres démontrent de plus, que dans certaines circonstances on ne reculait pas devant de frais inusités. Ces mollusques provenant de l'Océan, constatent à la fois un raffinement gastronomique chez le maître de la villa et une puissante organisation du commerce chez les Romains. C'était la chaussée militaire qui servait d'artère à toute l'économie sociale.

Voilà l'homme romain ou romanisé qui vivait au pays de Fauquemont il y a près de seize cents ans. C'est le riche; voyons maintenant le pauvre.

Sur la hauteur de Bergh, M. Habets découvrit un vaste cimetière qui ne brillait pas par le luxe des sépultures. Les urnes, les vases, et la poterie en général, qui devaient contenir les cendres des morts, étaient d'une pâte grossière; quelques unes des tombes n'avaient qu'une tuile pour urne cinéraire, C'était un cimetière de pauvres gens, qui, à l'instar des germains de Tacite, demeuraient dans les cavités rocheuses de la montagne de

Geulhem. Ces gens étaient des artisans, qui façonnaient les pierres de tuf devant servir aux constructions nombreuses, que les Romains ont élevées dans nos environs. On utilisait notre pierre dans toutes les entreprises ; tous les bâtiments Belgo-Romains des environs que nous connaissons : le Rondembosch, le Herkenberg, le Putsteeg, la villa de Bemelen, celle du Putbroek à Geverik, le Steenland de Haesdael et la villa de Reimersbeek à Nuth sont presque exclusivement bâtis avec des pierres du plateau de Bergh et de Fauquemont. Le procédé des ouvriers romains pour extraire la pierre de nos carrières, paraît avoir peu différencié de celui dont les ouvriers se servent encore de nos jours. Les blocs romains sont des carrés longs, sciés en partie, et en partie taillés avec un instrument tranchant. Un exemplaire de ces blocs que M. Habets tira des fondements de la villa du Herkenbergh, mesurait 86 sur 60 centimètres, tandis que les blocs modernes ont ordinairement 80 sur 50 centimètres.

Il n'y a donc rien de nouveau sous le soleil. Ces souterrains, tristes et sombres, dont les produits sont portés au moyen de l'eau et de la vapeur, dans la plus grande partie du nord de l'Europe, dont on a bâti toutes les maisons de nos environs et dont au moyen-âge sont sortis tant de chefs-d'œuvres de l'art chrétien, tant de magnifiques églises, les voilà connus et en pleine exploitation à une époque où l'on croyait nos ancêtres des barbares !

Les Romains, dans nos contrées, furent expulsés par les hordes barbares, qui, venant du nord, s'établirent dans les Gaules mal défendues par l'armée. Les mêmes chaussées militaires qui avaient servi aux Romains pour conquérir le pays, ont servi à ces nouveaux-venus à en chasser les dominateurs latins. Toutes les villa's, toutes les forteresses, toutes les cultures en un mot, toute la civilisation romaine périt sous le fer et le feu de ces Allemands, qu'on désigne sous le nom caractéristique de Francs. Au 4<sup>me</sup> siècle, leur œuvre était consommé dans ce pays. Clovis, se convertissant au catholicisme, fonda avec la monarchie franque une nouvelle civilisation, moitié romaine, moitié barbare, mais épurée, mais adoucie par les préceptes de l'Évangile.

Voici comme dans son livre mentionné plus haut, M. Habets, à l'occasion d'une ancienne tombe de ce peuple trouvée à Heerlen, apprécie la civilisation franque de l'époque payenne :

« Les Romains dans nos contrées ayant été repoussés par les Francs, une civilisation nouvelle, rude et inculte, mais jeune et vigoureuse, vint s'asseoir à la place d'une société délicate, riche, élégante, mais efféminée et toute vermoulue.

Ces deux peuples ont laissé des traces bien différentes sur notre sol. Le Romain, riche par la conquête, cultivant les arts, adorant les faux dieux, croyant à Jupiter et aux jouissances matérielles de l'autre vie, était latin dans sa langue,

dans ses inscriptions, dans le nom de ses artistes. Il était raffiné dans les arts, avancé dans l'industrie, fort par le commerce ; il tenait aux formes élégantes, aux traditions grecques, et égyptiennes, maniait le bronze et le marbre avec une dextérité étonnante. La céramique romaine, belle et variée dans sa forme, est décorée d'ornements et d'inscriptions en relief. Le Romain a horreur de tout ce qui rappelle la dissolution et les vers ; les cadavres sont brûlés et les cendres cachées dans des urnes de verre, de terre ou d'airain.

Chez les Francs, au contraire, nous trouvons un tout autre ordre de choses. Ce peuple a sa civilisation, ses mœurs, sa législation, son culte à lui. Mais tout cela est encore jeune, rude et élémentaire ; c'est l'état de nature avec quelques traditions romaines, avec les premiers germes du Christianisme, cette civilisation de l'avenir. Le Franc, jaloux de sa liberté et de son indépendance, ravage les campagnes, brûle les villa's, s'empare des châteaux et se contente de camper à côté, où il dévore son butin sous le ciel bleu. Jour et nuit ils est sous les armes, et quand il meurt, son corps ne sera pas brûlé, comme celui du Romain, sur un bûcher, mais rendu à la terre, paré de ses plus riches ornements, de sa plus belle armure, comme si après le trépas, il lui fallut encore combattre et jouir. »

A la race des rois francs succédait celle de Pepins et des Carolingiens, jusqu'à ce qu'au onzième siècle leur empire, illustré par Charle-

magne, allait se briser, dans leurs faibles mains, en mille morceaux. Les feudataires de l'empire s'étant rendus indépendants, notre patrie se couvrit peu à peu de petits états comme celui de Fauquemont, donc nous avons conté l'histoire dans un des premiers chapitres de cette brochure.



### **Une bonne et vieille institution tombée.**

C'est à la « *Schutterij* » que fait allusion l'entête de ce chapitre.

Fauquemont a sa garde civique « *Schutterij* » comme presque tous les autres endroits, situés dans les anciens pays d'Outre-Meuse. Elle consiste dans une société de bourgeois, qui se réunissent de temps en temps, surtout à la fête annuelle la « *Kermesse*, » pour se divertir et pour porter de l'éclat à la dite fête.

L'origine des *Schutterijen* date du moyen-âge.

Ce fut dans ces temps de troubles, quand il n'y eut pour ainsi dire que peu ou point de police et que tout le monde devait défendre personnellement son foyer contre les malfaiteurs, ce fut, disons nous, à cette époque, que les bons bourgeois, et

généralement ceux qui avaient le cœur bien placé, se liguèrent pour se porter réciproquement aide et secours.

C'est à cet effet que ceux-ci se constituèrent, tant bien que mal armés, en forme de garde militaire.

Ils choisirent entre eux leurs chefs, qui furent sanctionnés dans leurs fonctions par le drossart du pays, et auxquels on obéissait *de bon gré*, tout aussi bien que le font *par la force des lois*, les militaires actuels.

Les chefs disposèrent de tous les moyens qui leur semblèrent utiles, pour atteindre le but que la société se proposait. Leurs ordres furent strictement exécutés. Malheur à celui qui osait s'y opposer ; il était rayé de la liste des « Schutters » et déclaré indigne de sa qualité de membre de la schutterij. En outre, il devait passer la « Britz. » A cet effet, on liait le récalcitrant sur une table, dos en l'air, et dénudé pour autant que cela ne dépassait pas les bornes de la convenance. Chaque sociétaire, tour à tour, muni d'une planchette (pas trop polie) lui administrait un, deux, trois coups, selon le degré de la récalcitration, sur les paumes des pieds, sur les mollets, sur les f..... Les coups étaient tellement bien appliqués, que ces membres gagnaient énormément en embonpoint, et que parfois le sang en coulait.

Pendant cette cérémonie, le « Britsmeister » récitait une chanson à propos.

La voici dans sa naïvité primitive :

Wij hebben hier een zondig man,  
Die heeft zijn zaak niet wel gedaan,  
Daarom moet hij de Brits doorstaan.  
De britse en de schelle.  
Het aarsgat zal hem zwelle.  
Opdat hij nu uit hoogemoed,  
Zijn leven dit niet meer en doet.

Heureusement on n'avait à remplir cette triste besogne que fort rarement, vu que, comme nous le disions plus haut, l'on n'était membre de société que *de bon gré* et pas *forcément*.

La schutterij était ainsi constituée :

- 1° Le roi, portant les insignes de la société, entouré de sa garde d'honneur, composée de huit commissaires ;
- 2° Le capitaine, disposant du commandement supérieur ;
- 3° Deux lieutenants, qui en l'absence du capitaine prenaient le commandement en chef.
- 4° Deux sous-lieutenants.
- 5° Un secrétaire, tenant les livres et la comptabilité de la société.
- 6° Sergents, caporaux, chargés de transmettre les ordres des officiers, faisant les publications des réunions et soignant que les schutters n'eussent raison de dire leur « Sitio »
- 7° Portes-drapeaux et étendarts.
- 8° Tambour-major.
- 9° Tambours et trompettes.
- 10° Schutters.

On possédait entre autres, et on les possède encore : des étendards; des drapeaux; les insignes dont nous avons parlé plus haut.

Ces insignes consistent dans un oiseau en argent et des médailles du même métal ainsi qu'en or.

Chaque nouveau roi est obligé de remettre à la société une médaille en argent. Cette médaille porte son nom, ses armes quand il en possède, la date de son entrée et celle de la fin de son règne.

Chaque année la Schutterij se rassemble, quelques jours avant la Grande-Kermesse, pour choisir leur porte-oiseau, leur Roi. A cet effet, on place sur une perche élevée, un morceau de bois taillé en forme d'oiseau. Celui qui l'abat, à coup de fusil, c'est le roi. Son règne ne dure que jusqu'à la prochaine Kermesse, à moins qu'il ne soit assez heureux d'abattre encore l'oiseau. Celui qui l'abat trois ans de suite est proclamé *Empereur* et couronné (1) comme tel. En ce cas l'Empereur donne une médaille en or. Si l'année suivante le roi, ou l'empereur, manque son coup, il devient *simple citoyen*.

Le roi garde chez lui les insignes de la société. Ces insignes ont une assez grande valeur *intrinsèque*, mais comme sujet d'antiquité ils ont une valeur bien plus grande.

---

(1) Cette cérémonie, bien rare dans les annales de la société, a encore eu lieu. il y a une quinzaine d'années, devant la maison de ville, où l'on avait élevé un trône splendide pour la circonstance.

Nous ne pouvons nous passer ici de faire une observation bien méritée : Honneur à la Schutterij ! Les différentes révolutions, les longs chomages, que par suite la société était obligée de passer dans ces malheureux temps, ont toujours laissé intacts ces mémorables insignes. Jamais nne main rapace n'y a touché, bien que plus d'une fois ils ont été en dépôt chez des personnes non fortunées. C'est ainsi que pendant la grande révolution française, ils ont été murés dans une cheminée. Il est vrai, ils en sortaient noircies par la suie et la fumée, mais ils en sortaient *au grand complet*. Il serait à désirer qu'on pourrait en dire autant, p. ex. des vieilles archives, d'aucune valeur *intrinsèque*, des différentes communes, etc. Presque partout ces pièces ont disparues, ou ont été tronquées en partie. (1)

Malheureusement « la Schutterij » est tombée en décadence. A qui la faute ? Nous ne savons pas trop repondre là dessus ; c'est, à ce qui nous en semble, la *marche du progrès*, comme on veut bien l'appeler, qui fait tomber en ruines toutes ces institutions du bon vieux temps.

C'est le progrès qui porte à nous séparer de ceux qui auparavant étaient nos amis, nos camarades.

C'est le progrès qui, bien souvent, fait du fortuné *un réservé*, et qui fait mettre en oubli celui

---

(1) Nous donnons en appendice, particulièrement pour les Fauquemontois, la liste des insignes, ainsi que celle des rois et empereurs.

qui est moins favorisé par la fortune. Si c'est là le progrès, qu'on nous en préserve !

Il se peut également que la décadence de la Schutterij soit un peu à attribuer aux dignes pasteurs du temps de cette décadence. Ces pasteurs ne se familiarisèrent pas avec ces institutions. (Peut-être en avaient-ils leurs raisons ?) Ils s'opposèrent à ce que la Schutterij vint dans l'église avec les armes et les insignes et à ce qu'elle accompagna la procession. Nous ne doutons pas que si ces dignes prêtres eussent connu l'origine de ces sociétés et le but qu'elles se sont toujours proposé, ainsi que l'immense service, que jadis elles rendirent au libre exercice de notre religion, ils n'eussent été d'un autre avis. Non ! la Schutterij de Fauquemont n'a jamais porté la profanation dans nos temples.

Après ces quelques réflexions que nous avons jugé opportunes, reprenons le fil du récit que nous avons interrompu pour un moment.

La marche solennelle de la Schutterij, avait lieu à l'occasion de la grande procession, qui se tient le premier dimanche du mois de Juillet, à la Grande-Kermesse. C'est alors que les sociétaires, richement équipés, vinrent à l'église avec leurs rois entourés de leurs gardes-d'honneur, sous la conduite de leurs vaillants chefs et de la musique monotone mais encourageante des tambours.

Après la fin du sainte office, la procession se mettait en marche sous la protection de la schut-

terij. Nous disons « sous la protection de la schutterij » Plus d'une fois cette protection n'était que trop utile. Nous lisons là dessus dans les publications de la Société Historique et Archéologique du Limbourg, tome 1<sup>er</sup>, page 279 en note, du savant Caumartin : « Composée uniquement de catholiques, elle (la schutterij) avait pour mission de défendre la procession de Gronsveld, contre les attaques des réligionaires de Maestricht, qui à chaque sortie ne manquaient jamais de l'insulter »

Le baldaquin, sous lequel le digne prêtre tient le St. Sacrement, était porté en premier lieu par les officiers de la Schutterij, ensuite par les autres membres.

Aux différents endroits des rues de Fauquemont on avait dressé à cet effet des petits autels, dites *Heiligenhuisjes*, sur lesquels, après avoir chanté le St. Evangile, le prêtre donnait la bénédiction, pour implorer du ciel la prospérité et le bonheur sur les Fauquemontois. (1) Une salve d'artillerie clôturait cette solennité.

Quand la procession était rentrée en église, la schutterij se remettait en cortège, pour reconduire leur Roi à son palais, où l'on se sépara pour regagner les pénates.

Après avoir rempli les devoirs envers l'église on s'adonnait aux amusements.

Le dimanche après-midi, ainsi que le mardi

---

(1) Cette cérémonie se repète encore tous les ans, seulement la Schutterij y manque.

suivant, on faisait *la petite guerre* à laquelle prenaient également part les Fauquemontois non sociétaires, ainsi que beaucoup de personnes des environs. L'encombrement de curieux qui venaient pour voir et de ceux qui venaient assister à ces fêtes, était immense,

Les « schutters » se divisèrent quasi en ennemis. Les ruines de Fauquemont furent fortement assiégées et non moins vigoureusement défendues. Un terrible combat dans nos rues précédait ce siège improvisé.

Heureusement il ne restaient jamais des morts ni même des blessés, tellement ces *ennemis acharnés* savaient mesurer leurs coups.

C'est surtout en l'année 1848, que ces combats de rues, organisés cette fois-ci par un témoin oculaire de la révolution de Février de cette année néfaste, offraient un spectacle grandiose.

Tout comme Paris, Fauquemont avait ses barricades.

C'était le dimanche de la Kermesse, vers trois heures de l'après-dîner, que des attroupements agités commençaient à se former. Partout les murs se couvraient de diverses proclamations, par lesquelles les paisibles citoyens étaient excités à la révolte. Des patrouilles de la *schutterij*, tâchaient en vain de disperser ces attroupements et de tranquilliser les citoyens. Non ! le choc du prolétaire contre le fortuné était devenu inévitable.

Les barricades, formées de voitures et chariots renversés, de volets décrochés, de divers meubles, de tout enfin qui tombait sous les mains, se dressaient comme par enchantement. Elles étaient défendues par des gens aux figures sinistres et hideuses, armés de fusils, de sabres, de haches, de fourches et de tout ce dont ils savaient s'emparer.

La schutterij faisait de son mieux pour rétablir l'ordre et pour emporter les barricades ; mais une barricade prise, plusieurs autres se redressaient au même instant. De formidables détonations, lancées des barricades, des coins de rues, des fenêtres, des toits, se succédaient de part et d'autre.

Le combat était tellement entraînant que même des *gens du progrès*, dont nous avons parlé tantôt, ainsi que les étrangers à la ville, qui n'étaient venus qu'en spectateurs de ces fêtes, s'y mêlèrent.

Chose digne de remarque ; tous ceux qui ne faisaient pas partie de la schutterij prenaient gain et cause pour les émeutiers.

Après la fin du combat, l'on se réunissait et l'on s'adonnait *en amis* aux amusements d'une danse champêtre, à laquelle lesdemoiselles, accompagnées de leurs parents, étaient invitées et conduites par MM. les officiers de la société « la Schutterij. »

Le lundi, foire aux chevaux, la Schutterij tenait la police, et cela tellement en règle que

tout se passait dans le plus grand ordre.

Une grand' garde se tenait en permanence à l'hôtel de ville. Elle réglait les patrouilles qui circulaient dans Fauquemont, plaçait les sentinelles devant les habitations des autorités et des officiers de la schutterij et soignait à ce que les sentinelles fussent remplacées à temps. Quand parfois l'ordre était troublé et qu'il y avait lieu de prendre des mesures pour le rétablir, on employait des moyens énergiques par mettre à la raison les perturbateurs

Le mercredi, c'était le grand jour de plaisir pour les schutters. C'est à ce jour que la schutterij allait faire le tour de Fauquemont en grand cortège pour présenter ses hommages, premièrement chez les autorités, ensuite chez les bons bourgeois, où partout le vin d'honneur leur était offert.

Au roi, un bouquet fut présenté par la demoiselle de chaque maison où l'on s'arrêtait, et de ses mains tremblantes, celle-ci attachait timidement ce bouquet sur la poitrine de sa majesté. Parfois le roi, (les rois sont si hardis) déposait un baiser sur le front rougi de l'innocente jeune fille.

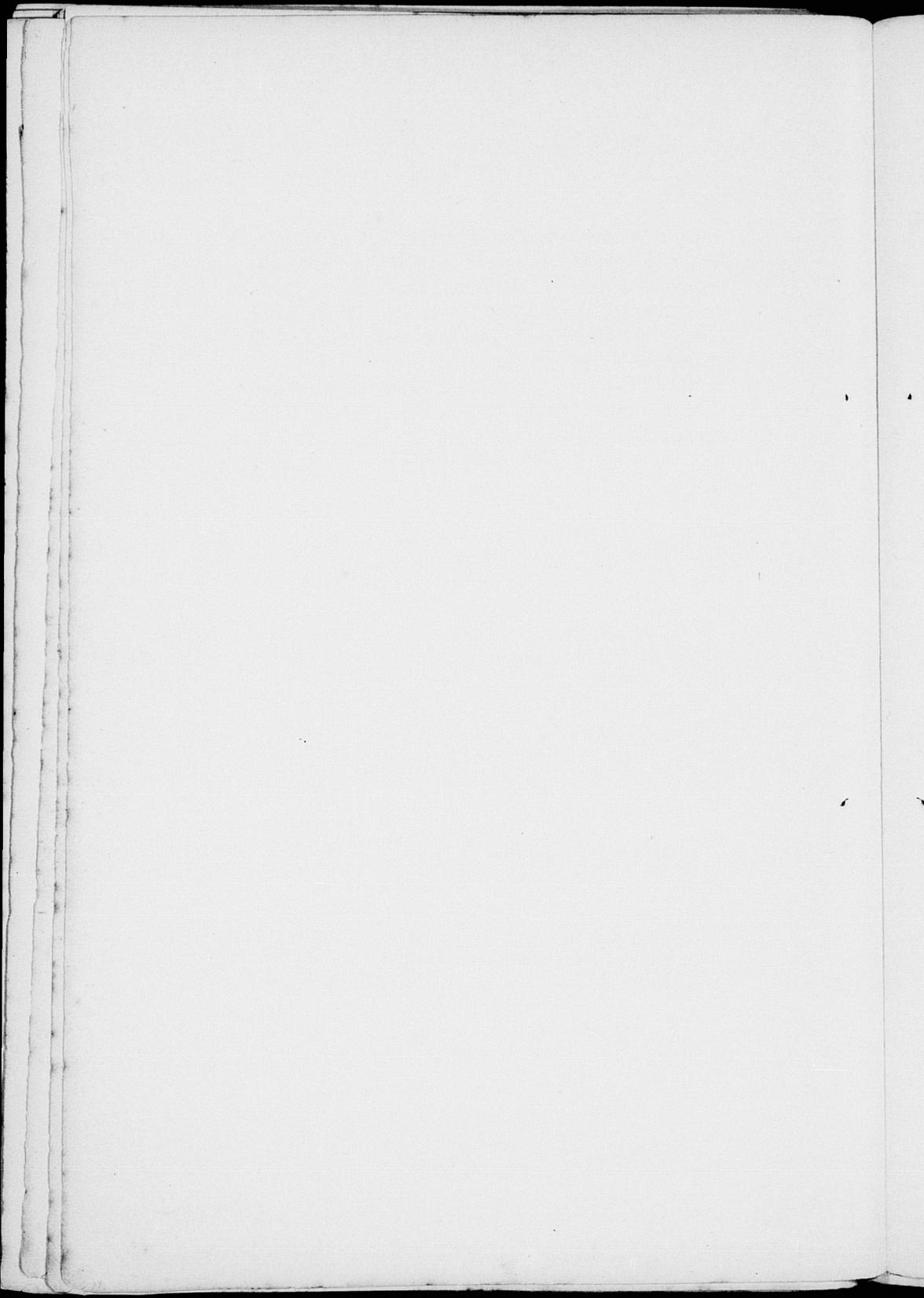
Encore une salve de fusil des schutters et les hommages étaient rendus.

Le jeudi, dernier jour de la fête, on allait à Broekhem près de Houthem, pour tirer encore l'oiseau ; mais cette fois il y avait à gagner des prix pour les schutters. C'est le roi qui les donnait. Là les schutters étaient encore bien régalez et emportaient en outre un prix d'adresse.

En revenant vers Fauquemout tout le monde, le cœur joyeux et monté par la cordialité qui regnait à cette fête, s'adonnait au chant de quelques couplets, à rapport de la schutterij, dont nous regrettons ne pas pouvoir donner les strophes.

C'est ainsi que la société clôtura la Kermesse pour reprendre le lendemain, roi et sujets, leurs occupations habituelLES.





### **Les Grottes de Geulhem.**

« Par où prendre maintenant ? » me demandais-je un jour, en arrivant par le Plenkert à ce débouché magnifique, où l'œil ravi est entraîné sur des champs admirables jusqu'au village de Houthem. A droite, le Königswinkel que je connaissais ; en prenant à gauche, j'aboutissais à des terres arides. Continuer tout droit, le long de la colline, rattraper la petite Geule, aller au hasard, voilà ce qui me souriait. Et savez-vous lecteur, quel en fut le résultat ? *Jamais je n'ai fait une excursion plus agréable, une promenade plus accidentée.*

Aimez-vous de voir le limpide ruisseau passer près de vous en détours capricieux, de le voir sautiller à vos pieds au bruit de cascades, aimez-vous d'admirer dans toute sa réalisation, la poésie

champêtre de Fénélon, de goûter ces éivremments rustiques qu'on ne rencontre qu'à des endroits privilégiés par la nature, alors prenez le petit sentier qui conduit à Geulhem

Depuis le point que nous quittons ne vous laissez tenter par aucun chemin, si ce n'est par celui qui mène au bas de la colline, et qui semble créé tout exprès pour suivre la course sinueuse de la Geulle.

Bientôt vous passerez par des endroits charmants. Une prairie limitée par la petite rivière et la montagne qui s'étale en Amphithéâtre ; lieu tranquille et recueilli, ombragé par les rameaux de chênes centenaires, où la mousse touffue constitue des sièges doux et agréables.

D'autres endroits se prêtent plus à la rêverie, quoique moins silencieux, parceque cette adorable solitude est troublée, troublée, que dis-je, rendue plus sentimentale encore par le mystérieux murmure des eaux.

C'est là, qu'Edouard Laboulaye se serait écrié à juste titre : « O bonne et belle nature ! c'est  
« toi qui peuples la solitude du voyageur et qui  
« charmes ses ennuis. Seule amie qui ne manque  
« jamais, tu te plies à tous nos besoins, à tous  
« nos désirs ; tu souris aux heureux, tu gémiss  
« avec ceux qui souffrent, et si tu nous fais  
« oublier les hommes, ce n'est pas pour nous  
« abandonner à l'orgueil, à l'égoïsme ou au dés-  
« espoir, c'est pour nous rendre meilleurs en  
« élevant notre âme et en la ramenant à Dieu ! »

Soudain votre promenade est interrompue.

La petite rivière que vous avez longée jusqu'à présent, se courbe subitement et semble malicieusement vous barrer le passage. Au reste, même, si elle ne vous opposait pas sa charmante barrière, vous vous arrêteriez de vous même. Cette eau qui vient caresser la montagne, cette hauteur qui la protège, les montagnes environnantes qui semblent pencher leurs cimes pour voir encore et admirer le petit courant, tout cela porte un cachet singulier, surnaturel, qui vous met en extase.

On dirait qu'il y a là une lutte continuelle entre les éléments pour se plaire réciproquement.

C'est beau, c'est doux, c'est..... Inutile de continuer ; je ne saurai dépeindre les charmes de cet endroit.

Il y a des choses dans la création, devant lesquelles l'homme doit rester muet ; devant lesquelles les phrases doivent s'arrêter.

Rendre l'éniivrement qu'engendre le parfum de certaines fleurs, est impossible !

Analyser les émotions qu'excite le chant mélodieux de certains oiseaux, est impossible !

Dépeindre les avantages pittoresques que possède la promenade de Geulhem, est IMPOSSIBLE !

Lorsque je fis cette promenade, j'y rencontrai des agréments improvisés, Sur l'herbe qui précède la colline à gravir, s'ébattait un troupeau de moutons. C'était le rustique et traditionnel avec ses charmes toujours nouveaux.

Le pâtre était réellement un de ces gaillards comme on représente « les Paris de la belle Hélène. » Berger, lui dis-je, en forme de bonjour, quelle heure peut-il être en ce moment ?

Aussitôt mon homme plaça au-dessus de ses yeux sa main en visière, considéra la position du soleil et me répondit après ce court examen : Il doit être près de deux heures.

Il s'empressa de répéter avec assurance ce qu'il venait d'avancer, car il s'était aperçu que l'incrédulité venait de placer sur ma bouche, son ironique sourire. Néanmoins je partageai avec lui ce que ma gourde contenait encore de rafraîchissement et je fus persuadé, après ce fraternel partage, qu'à chaque occasion je pourrais recourir à lui pour savoir l'heure exacte.

Je me mis en devoir de grimper par le sentier, qui, sur le même versant de la colline, vous ramène au bord de l'eau. Ceci n'est pas du plus amusant; mais tout en soufflant, on ne veut pas être injuste envers ces beaux lieux, et l'on s'écrie : comme cette promenade est bien accidentée. Mais enfin, cette ascension n'est pas bien longue et, une fois sur la hauteur, vous jouissez du plus doux paysage qu'il soit possible d'imaginer.

C'est ainsi que je me reposai de ma petite fatigue, que je laissai mes yeux parcourir librement ces belles campagnes, lorsque tout-à-coup je fus tiré de mon extase par un coup de sifflet. Ce singulier appel était produit par quatre doigts, la bouche et la souffle de mon pâtre. De son bras

il me désignait le convoi qui passait au loin, ce qui voulait dire : « Voyez, j'avais raison » En effet, c'était le train de deux heures.

Longtemps encore vous marchez, entouré de tous les charmes de la nature.

Dans ce coin reculé c'est du poétique partout; les yeux satisfaits se repaissent de beautés, et l'imagination surexitée engendre les beautés à rencontrer.

Enfin, lorsque la petite Geulle vous croit rassasié du pittoresque, elle vous quitte, et une toute autre nature se pose à votre admiration.

Jusqu'à là il vous faut être seul, tout au plus à deux. Ici ; soyez plusieurs, car ici commencent les grottes.

Oui, il faut être plusieurs pour faire retentir ces voûtes de joyeux chants ; pour se placer en cercle à l'abri du soleil et arroser par quelque bonne bouteille, le désir d'exploration.

Ces grottes naturelles sont pour la plupart des galeries à jour, élevées à vingt pieds au-dessus du niveau de la Geulle ; elles offraient aux premiers habitants des refuges commodes durant la guerre, des demeures pendant la paix.

Parmi ces étranges cavités, une surtout est remarquable par sa hauteur, sa régularité et principalement par la voûte immense qui n'est soutenue que sur les côtés. Un cirque avec ses milliers de spectateurs y trouverait une place convenable.

C'est au milieu de cette étrange nature, que

sont nés les quelques hameaux de Geulhem, dominés par un énorme rocher en pierre de sable.

C'est à cet endroit, que se passa à la fin du siècle dernier, un drame pour ainsi dire ignoré des habitants de cette localité.

Les français avaient envahi les Pays-Bas ; des garnisons plus ou moins nombreuses avait été disséminées dans le pays du Limbourg.

La population effrayée cachait sa colère et sa haine contre l'étranger, sous un masque impassible. Elle n'osait ouvertement se révolter contre une soldatesque disciplinée seulement sur le champ de bataille, et qui au moindre prétexte pillait les habitations, démolissait ou souillait les sanctuaires, molestait et raillait les hommes, déshonorait les femmes, pourchassait les prêtres, blasphémait Dieu. Mais aussi les Français ne se risquaient guère dans l'intérieur du pays qu'en détachements assez nombreux, car malheur au Sans-culotte qui se hasardait seul ; presque jamais il ne revenait.

En février 1792 un caporal du 10<sup>me</sup> régiment des grenadiers de la république, ennuyé de la vie monotone de garnison et grand amateur de la chasse, apprit que les bois, qui es trouvaient le long de la Geulle, étaient peuplés de gibier.

Le lendemain, il se glissa de grand matin hors la ville et se mit bravement en course. Bientôt il aperçut sur le versant boisé de la colline, dans les plaines cultivées, maint gibier de poil et de plume, mais il n'en voulait pour ses étrennes

qu'à quelque animal de taille et de conquête plus glorieuse. Enfin, parvenu sur la montagne, il tomba sur la piste d'un renard ; la relever, la suivre n'était que bagatelle pour ce chasseur effréné. Les traces étaient fraîches ; l'animal revenait de boire. Après une assez longue trotte notre caporal entendit un léger bruit sur le bord d'une clairière. Il s'arrête, regarde et entrevoit le renard prêt à s'élançer. Le grenadier met en joue, lâche la détente et court ramasser sa proie.

Mais, o raillerie du sort ! cette clairière n'était autre chose que le plateau du rocher qui termine la « Wippelsehe heide » vers Geulhem et domine majestueusement la Geulle. Une trainée de sang s'étendant jusqu'au précipice, profond de 40 pieds, fut tout ce que le guerrier pût découvrir. Certain de sa victoire, notre chasseur ne pût contenir son désappointement. En même temps qu'un effroyable blasphème s'échappait de ses lèvres, il s'écria : « Satané pays, où les animaux se liguent à ces gueux d'habitants pour braver un honnête citoyen. »

A peine eut-il proféré ces paroles qu'il se vit en face de quatre bucherons, solidement bâtis, à la figure sévère et menaçante. Trop tard il se repentit de son imprudente ardeur, et plus encore de son langage blessant.

L'un des bucherons, s'avancant la hache levée lui enjoignit de jeter ses armes et de se rendre. Le caporal ne pouvant lutter avec son briquet et son fusil déchargé contre quatre haches maniées

par des bras formidables, troublé par cette apparition subite, craignant un sort d'autant plus terrible qu'il était environné de mystère, brandissant son fusil, il le jeta à la tête d'un de ses ennemis et s'élança aveuglement dans le précipice d'où on ne le retira qu'à l'état de cadavre.

Dans le ravin à l'ouest du rocher se trouve l'ouverture de la principale carrière de Bergh et Terblyt ; « solitaire et mystérieuse porte, » dit M. Habets, « d'un labyrinthe de galeries souterraines, où le pauvre montagnard, loin de la lumière du jour et de l'air frais de la vallée, travaille nuit et jour à scier des blocs de pierre pour gagner quelques centimes pour nourrir sa famille ; réduit obscur où le géologue vient guêter dans les transformations de la craie les restes de crocodiles ou de mastodontes ; où le chrétien trouve dans une élégante chapelle souterraine un monument durable de la piété des habitants de la contrée, qui pendant la tourmente de la révolution française y avaient transporté et leur culte et leurs pénates. »

Certes, je ne veux pas dénigrer les carrières de Fauquemont, mais je n'échangerais contre aucun autre moment passé dans les souterrains, celui qui me trouvait dans la montagne de Bergh et Terblyt. Avouons bien vite, que cette préférence consistait non-seulement dans la beauté de la chapelle, mais surtout dans la complaisance, l'amabilité et le savoir du respectable prêtre qui nous servait de guide.

Rien ne manque dans la chapelle ou plutôt l'église souterraine de Berg. L'autel, la sacristie, la chair de vérité, le confessionnal, tout y est au grand complet. Grâce au zèle et au dévouement de M. Habets, tout a été restauré ; les murs et les parois ont été repeints tels que les avaient orné les chrétiens pendant la révolution française.

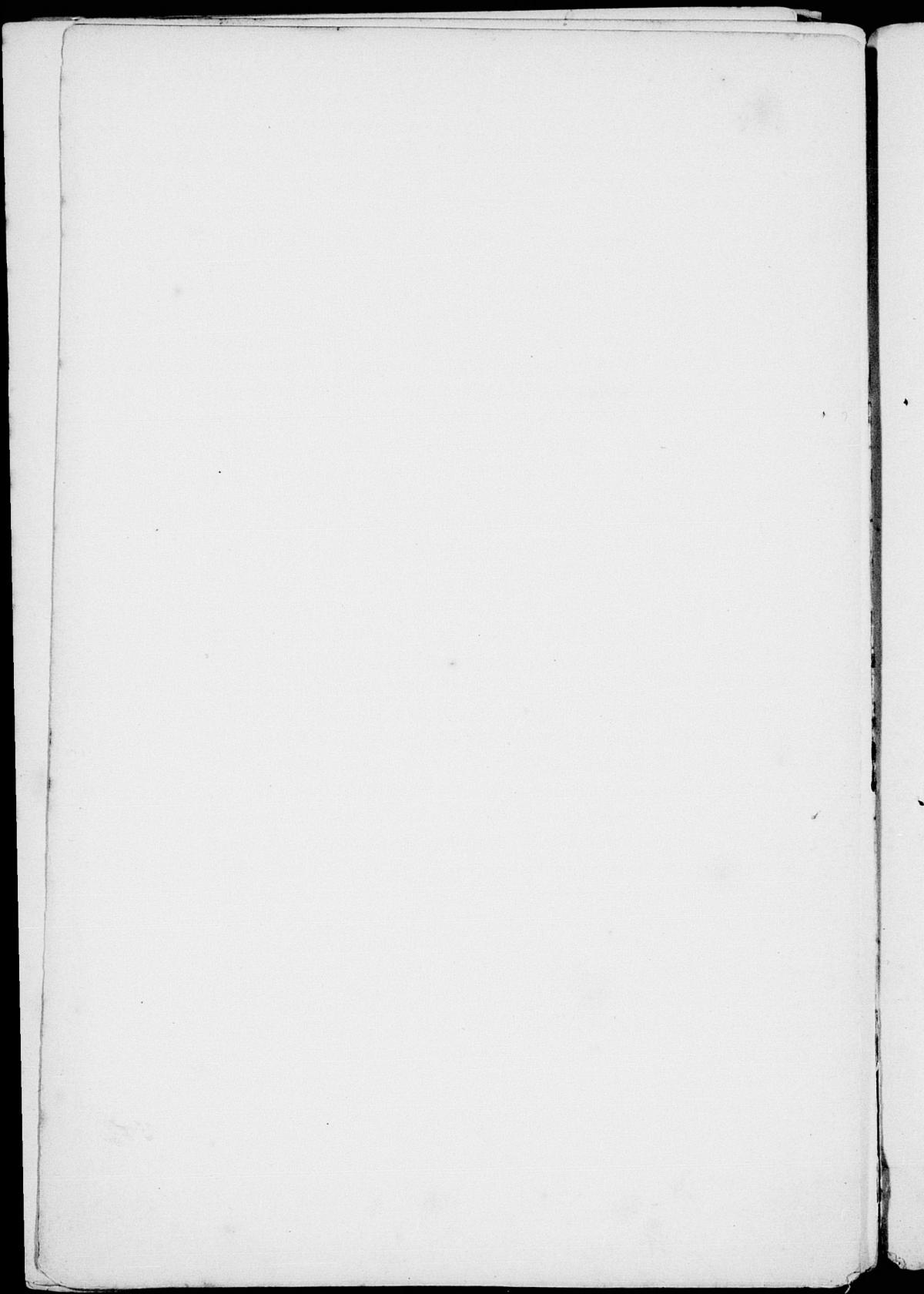
Oh ! que je me rappellerai longtemps encore cet instant inappréciable, quand appuyé à l'entrée de cette petite église, je vis le prêtre, notre guide, le flambeau en main, gravir les marches de l'autel.

Grand Dieu ! que d'illusions à la fois !

Non, ce n'était point du fantastique, comme on pourrait le croire ; cela remuait l'âme pour engendrer les sentiments les plus doux, les plus ineffables, ceux du culte et des croyances.

Chaque fois que j'ai parcouru des carrières, j'ai passé d'agréables journées, mais cette promenade à Geulhem figurera toujours au premier rang de mes excursions.





### **Ça et là.**

C'est en grande partie au volume que convenait l'entête de ce chapitre, n'est-ce pas, ami lecteur ? Tout s'y trouve pêle-mêle. Des seigneurs de Fauquemont nous sautons au siècle dernier, pour reculer ensuite à des temps presque inconnus. Nous mêlons les promenades à l'histoire, à l'archéologie, aux vieilles institutions, etc. Que voulez-vous ; tout le monde n'est pas fait pour écrire de ces volumes méthodiques, si attrayants pour le grammairien, dans lesquels tout se trouve aligné, où viennent en place et lieu les citations grecques et latines si amusantes pour le lecteur.

Quant à moi, je trouve que nous possédons assez de bonnes paroles en français, pour ne pas chercher toutes nos distractions dans une lan-

gue étrangère. Gomme preuve, prenons à propos de ce chapitre, le premier écrivain connu, Boileau par exemple : *Le DÉSORDRE souvent est un effet de l'art*. Ne souriez pas, lecteur, ce n'est pas une gasconnade ; franchement, je ne crois pas un mot de toute cette feuille de bavardage ; mais il fallait bien m'excuser du peu d'ordre, ne lisez pas *désordre*, qui règne dans mes conversations.

Plus d'une fois, pendant mon séjour, à Fauquemont j'ai eu le plaisir d'entendre la Société de Chant. Constituée en 1867, elle remporta en Septembre 1869, (done après deux années d'existence) aux fêtes internationales de Liège, le premier prix, disputé dans sa catégorie par huit sociétés françaises, et trois allemandes.

Ce qui m'étonne c'est qu'avec de tels éléments la commune de Fauquemont n'ait pas songé à former une société de Fanfares, telle qu'elles existent dans le plus grand nombre des villages belges, telle que les grands industriels s'efforcent d'en établir parmi leurs ouvriers.

On y trouverait cependant bien de ressources pour ajouter quelques charmes au séjour de l'étranger pendant la belle saison. Mais entre nous lecteur, et veuillez m'en garder le secret, je crois que les moyens de la petite ville sont très restreints. Et pourquoi donc faut-il que ce Fauquemont, qui formait, il y a trois siècles, la perle du Limbourg, qui dominait sur une grande étendue,

la plus belle partie de sa province, où les Waleran ont conservé ce type particulier dont Godfroid de Bouillon jouit parmi les belges, pourquoi faut-il, disons-nous, que ce Fauquemont soit aujourd'hui si mutilé.

Par acte du 17 Avril 1861, le conseil communal de Fauquemont pétitionnait pour sa commune le siège de la justice de paix. Invoquant le passé prédominant de la petite ville, sa position centrale, où viennent se réjoindre toutes les grandes routes du Sud de la province ; ses grandes foires à bestiaux, dépassant de beaucoup celles de la ville de Maestricht (30,000 habitants) ; cette importance commerciale ; ce nœud de communications reconnus par les compagnies de chemin de fer, dont les trains passant les stations avoisinantes, s'arrêtent à Fauquemont, donc sa prospérité plus grande encore dans l'avenir ; enfin rappelant tous les privilèges, ou plutôt droits, dont la commune avait été frustrée, elle adressa disons-nous, une éloquente supplique au Ministre de la Justice.

Nous ne doutons pas qu'on finira par l'entendre, car ces réclamations sont trop bien fondées pour ne pas être prises en sérieuse considération par un gouvernement juste et dévoué aux intérêts de ses sujets.

Quel avantage n'y aurait il pas pour les communes environnantes, si, portant le nom le plus glorieux du Limbourg, elles pourraient ajouter à ses ressources celles de Fauquemont et parta-

ger avec elle les bénéfices que procure au pays la fréquentation des étrangers.

Mais pour attirer les étrangers il faut des moyens et l'Union fait la Force.

Alors, que de belles promenades à créer, que de locaux à construire, que de bruit à faire de ce coin de la Néerlande ! Car nulle part, nulle part, on ne rencontrera un air plus sain, une contrée plus pittoresque, de plus agréables promenades. Et les promenades, ne-sont ce pas les distractions les plus estimables auxquelles l'homme puisse s'adonner ?

C'est pur, c'est sain, c'est instructif. Vous pouvez les rendre scientifiques, frivoles, sentimentales. Vous pouvez être un, deux, plusieurs; soit que vous voulez vous instruire, rêver, herboriser, etc. etc. etc. etc. etc. etc.

Non, il n'y a rien qui dépasse les promenades, encore moins celles de Fauquemont. « Mais » dira plus d'un malin, « qu'a-t-il donc de prendre tellement à cœur ces excursions, d'écrire là dessus tout un livre, d'indiquer avec tant de soins les promenades, qu'à ;

Fauquemont il faut faire à plusieurs, seul, à deux.

■ franchement, si je puis exister sans la plume,

■ l m'importerait peu de créer un volume !...

■ e comptez vous pour rien de faire des heureux ?

## Appendice.

Avant de pouvoir donner la liste des rois et empereurs ainsi que des insignes, dont nous avons parlé à la page 101, il est nécessaire de dire que la société « la Schutterij » consiste en deux corps, savoir : « DE JONGE SCHUTTERIJ » composée de jeunes gens et « DE OUDE SCHUTTERIJ, » de gens mariés. Ces deux corps possèdent chacun leurs insignes différens.

Voici la liste des insignes de la « Jonge Schutterij » :

- 1° Een vogel, houdende in den bek eene gouden plaat voorzien van een wapenschild : Een staande bok met de devies *Suge meliora* ; op de keerzijde : *Josephus Quaedwlieg, Keizer te Valkenburg 1858* ; op den linker vleugel : *Hans Willem van Till en haef, Drossard der Landen van Valckenborch ende Daelem. Koninck geworden den..... 1656* ; op den rechtervleugel : *Isaik Stoxram Koenick geworden den 23 Maivis 1683.*
- 2° Een wapenschild : houdende een man met eene bijl en staande naast een boom. (zonder jaartal.)
- 3° Een dito : Een staande leeuw met boven eene kroon ; op de keerzijde : twee engels houdende eene kroon ; Onder staan twee dennetakken ; te midden vijf letters door elkander gevlochten : *R. D. G. J. V.* (zonder jaartal.)
- 4° Een dito : Drie Kardinaalshoeden ; op den helm een borstbeeld met een hoed. Onderschrift : *Bormans was Vendrick en Koninck.* (zonder jaartal.)
- 5° Een gedeeld schild : rechts staat een man houdende

eeneknodde, en links een arm houdende een degen; boven den helm beide gerepeteerd en een opschrift : *NIT : Son : Der : Got.* Op de keerzijde : *Hans Albert Schavermans is conning geweest anno 1658, out sinde 13 jaren en 6 manden.* Boven staat nog : *Ouch Koninck 1664.*

- 6° Een wapenschild: Een stroom golvend water; op de keerzijde : *den Hoogh-Welgebooren Heere Bernard van Wilderen Stadhouder ende Voogd 's lands van Valkenborgh, is Koning geworden in den jare 1715.*
- 7° Een dito: Een vogel waaronder drie bloemen. Op de keerzijde : *ernest VaLCKenborgh, konIngh Van VaLkenborgh en De brookeM, atatis 13 (1716.)*
- 8° Een dito: Drie drinkbekers. Opschrift : *1767. Joseph Ubaghs Kyser geworden van de jonge Schutterij.* Op de keerzijde : *Maria Helena Bormans, Kijserin van de jonge Schutterij.*
- 6° Een dito: En chef staan zeven samengebundene balken en drie bloemen; en pointe eene gans te water. Schildhouders : twee zich aanstarende honden (een wind-en een jagthond.) Op de keerzijde ; *Den Welgeboren Heeren Jan Rudolf Abram van Craen, is Koning Geworden Van De Jonge Schutterij te Valekenborg in Den Jaare 1774.*
- 10° Een dito: En chef twee rechtstaande leeuwen, houdende één degen; en pointe gekwartierd, drie tegenelkander overstaande kleine leeuwen en twee dito dubel vleugels. Op de keerzijde ; *John Newton Schildknaap, Coning van de Jonge Noble Schutterij der Stadt & Vrijheijd Valkenborg, in den Jare 1786,*
- 11° Twee wapenschilden; Het eene gekwartiert; 1 en 4 drie vogels 2 en 3 vijf balken en twee stroomen golvend water; het al omgeven van acht kleine kruizen. Het tweede; Een staand Kruis op een gepoittilleerd veld, vastgehouden door een gevleu-

gelde leeuw met arenskop. Boven den helm een hoed met twee staande struisveren. Op de keerzijde; *De Edelmogende Heeren, de Heer A.R. Baron van Heeckeren van Suïderas en de Heer J. Stavenisse Pous, Gedeputeerde uit haar Edelmogende Heeren Raden van staeten tot Maastricht, Koningen der Jonge Loffelijke Schutterij der Stadt en Vrijheit Valkenburg, geworden den 29 Augustus 1789.*

- 12<sup>o</sup> Een wapenschild; Drie gemutste vrouwen koppen waarven één op den helm gerepeteerd. Op de keerzijde, *C.R. Maurissen Roi à Fauquemont 1808.*
- 13<sup>o</sup> Een dito gelijk aan het voorgaande met het jaartal 1809.
- 14<sup>o</sup> Nog hetzelfde wapen met opschrift; *C. R. Maurissen Empereur, M. C. Quatslick Impératrice à Fauquemont 1810.*
- 15<sup>o</sup> Een wapenschild: Twee gekruisde sleutels. Boven den helm staan twee vleugels met de sleutels gerepeteerd. Opschrift: *Jonkheer G. Schimmelpenninck, zoon van den Raad Pensionaris van Holland, Koning van de Edele Schutterij van Valkenburg den 26 Augustus 1810.*
- 16<sup>o</sup> Eene plaat met opschrift: *A. Panis Koning van de Jonge Edele Schutterij der Stad en Vrijheid Valkenburg den 27 Mei 1811.*
- 17<sup>o</sup> Eene dito: *Antoine Quaedoblieg Koning geworden van de Jonge Edele Schutterij van de Stad en Vrijheid Valkenburg den 1 Julij 1814.*
- 18<sup>o</sup> Een wapenschild: Tweeschuinstaande balken. Opschrift: *ConseCUta per JosephUM De gUasCo, Koning van de Jonge Edele Schutterij der Stad en Vrijheid Valkenburg; (1816)*
- 19<sup>o</sup> Eene plaat met opschrift: *J. Krickels, Koning van Valkenburg, M M Diricks Koningin 1817.*
- 20<sup>o</sup> Eene dito: *Consecuta per Henricum Van Herck, Koning van de Jonge Edele Schutterij der Stad*

- en Vrijheid Valkenburg de 5 Julij 1819.*
- 21<sup>o</sup> Eene dito : *J. Erens Koning van de Jonge Edele Schutterij van Valkenburg 1820.*
- 22<sup>o</sup> Eene dito : *Josephum Ludovicum Quaedylicg, Koning geworden der Jonge Edele Schutterij der Stad en Vrijheid Valkenburg den 2 Julij 1821.*
- 23<sup>o</sup> Eene dito : *Maria Elisabeth Schümmer 1827.*
- 24<sup>o</sup> Eene dito : *P. J. Franssen K: gew; der jonge ed. Sch. der Std en Vr. Valkenburg den 26 Junij 1836*
- 25<sup>o</sup> Eene dito : *Hubertus Smeets Koning der Jonge Achtbare Schutterij van Valkenburg 1845.*
- 26<sup>o</sup> Een wapenschild : Hetzelfde gelijk aan dat omschreven in N<sup>o</sup> 1 als hangende in den bek van den vogel, met opschrift : *Josephus Quaedylicg, Koning der Edel Achtbare Jonge Schutterij der Stad en Vrijheid Valkenburg den 3 Julij 1846.*
- 27<sup>o</sup> Nog een wapenschild van laaisgemelden met opschrift : *Josephus Quaedylicg voor de tweede maal Koning van de Edel Achtbare Jonge Schutterij der Stad en Vrijheid Valkenburg den 3<sup>de</sup> Julij 1856.*
- 28<sup>o</sup> Eene plaat : *J. Reumers Koning der Jonge Schutterij van Valkenburg van het jaar 1860-1861.*
- De vogel met de erbij behoorende platen der Jonge Schutterij hebben eene gewichts gehalte van k<sup>100g</sup>. 1.22.
- \* \* \* \*

**Voici maintenant la liste de la «Oude Schutterij.»**

- 1<sup>e</sup> Een vogel houdende in den bek een kristallen bal en zittende op eenen boontak, waarop van eenen kant een wapenschild staat, versierd met een Schildpad en eene ster van vijf stralen; van den anderen kant een dito versierd met één pijl en twee ringen. Boven staat eene kroon (*zonder jaartal*).
- 2<sup>o</sup> Een zelfde wapenschild als bovengemeld met de schildpad en de ster (*zonder jaartal*).
- 3<sup>o</sup> Een wapen van de Schepenen van Valkenburg,

- houdende : een rechtstaande leeuw met dubbel vertakten staart en twee knielende mannen als schildhouders, opschrift ; *Sigil: Scab: Falcob* 3.jt.
- 4° Een wapenschild doorsneden ; rechts staan drie bloemen en linksch twee latijnsche kruizen (3d.jt.)
- 5° Een wapenschild ; Een man met eene knodde ; boven den helm gerepeteerd (zonder jaartal)
- 6° Een dito doorsneden ; rechts een staande leeuw, linksch eene vaas met hengel, boven staan de letters R S (zonder jaartal)
- 7° Een wapenschild ; Een pijl en twee ringen, versierd met eene kroon (zonder jaartal)
- 8° Een dito ; Drie torens versierd met eene kroon. 3.jt.
- 9° Een dito ; gelijk aan N° 6
- 10° Een wapenschild ; Een eikenboom, een staand paard en eene egge ; boven den helm het paard gerepeteerd en met de letters R. R. omgeven. 3.jt.
- 11° Een dito ; Een zittende leeuw met vertakten staard en boven den helm den leeuw gerepeteerd. 3.jt.
- 12° Een gekwartierd wapenschild ; Tweemaal tegenelkanderoverstaande drie ganzen ; boven eene kroon. (zonder jaartal)
- 13° Eene plaat verbeeldende een hart (sond. opschrift)
- 14° Een wapenschild ; Twee takken, eene ploeg en eene egge ; boven den helm eene kroon ; onder staat J. D 1717.
- 15° Een wapenschild doorsneden ; En chet drie vogels, en pointe drie bloemen. Op de keerzijde staat ; *Hendericus Meesters Coninck en lutenant in t jaar anno 1719.*
- 16° Een hart met opschrift N<sup>17</sup> S<sup>21</sup> S
- 17° Een wapenschild ; En chet twee staande leeuwen houdende één degen ; en pointe, tweemaal drie tegen elkander overstaande leeuwen, omringt van twee vleugels. Boven den helm, een leeuw met den degen en de vleugels. Op de keerzijde staat ;

*WelEdele Heer Den Heere J. Constant, Coninck van de Oude Noble Schutterij der Stad en Vrijheid Valkenburg in den jaar 1786.*

- 18° Een wapenschild ; Drie vliegen en een rennende bok, met bijschrift *Suge meliora. J.P. Quaedvlieg Koning den 25 Junij 1789 te Valkenburg.*
- 19° Eene plaat : *P. Kengen Koning te Valkenburg den 26 Meij 1810.*
- 20° Eene dito : *W. Vanderbroek, Kijzer tot Valkenburg. Keerzijde : 7 Julias 1816.*
- 21° Eene dito : *M. Weusten te Falkeborg, Fenderik en Koning den 6 Juli 1817.*
- 22° Een dito : *Johannes Bormans, Koning van de Oude Schutterij van Valkenburg 1818-1819.*
- 23° Eene dito : *Johannes Bormans, Keijzer van de Oude Edele Schutterij der Stad en vrijheid Valkenburg 1820.*
- 24° Eene dito : *P. A. Akkermans Koning van Valkenburg 1837.*
- 25° Eene dito : *versierd met eene egge en eene kroon. opschrift : C. G. Doenen Koning der Oude Schutterij van Valkenburg 1856.*
- 26° Eene dito : *J. Hansen Koning van de Oude nobele Schutterij der stad en Vrijheid Valkenburg 1860.*

WEGENDE kl. 1.15.



